

LE PAYS DE FRANCE

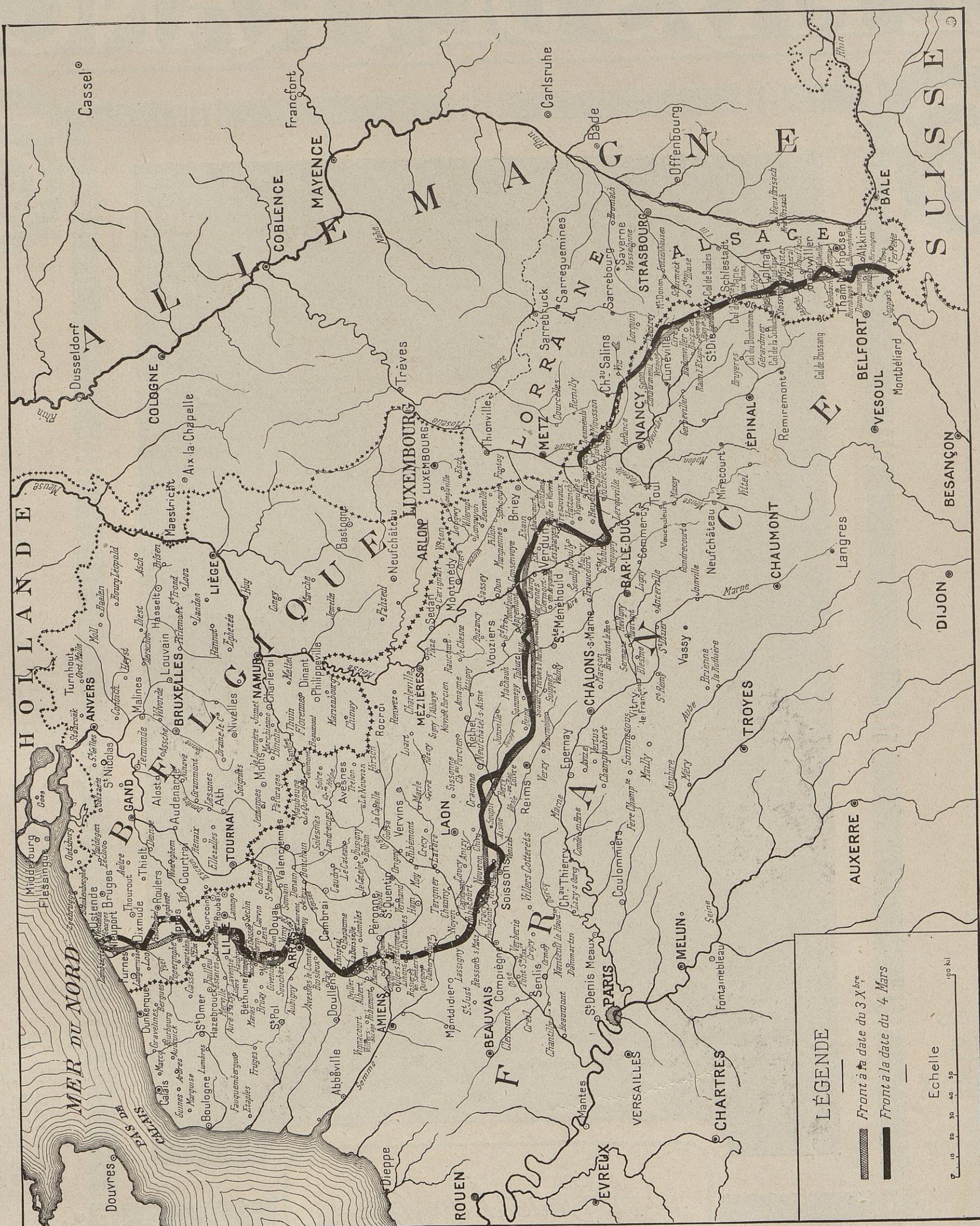


Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

A. Boué de Lapeyrière

Abonnement
FRANCE et COLONIES
15^{Fr}s par AN
ÉTRANGE
20^{Fr}s par AN

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 25 FÉVRIER AU 4 MARS

LES événements ont continué à nous être favorables et nous avons pu non seulement conserver l'avance que nous avions prise sur plusieurs points de l'immense ligne de bataille, mais encore l'accentuer, notamment en Champagne et dans les bois de l'Argonne.

Les actions qui se sont produites en Belgique ont consisté en combats d'artillerie ; nos canons ont détruit des ouvrages allemands près de Lombaertzyde et les canons belges n'ont pas été moins heureux près de Dixmude. L'armée belge est complètement reconstituée ; ses cadres ont retrouvé leur solidité et ses troupes leur élan ; elle a réussi à enlever plusieurs tranchées ennemis et, quand sous le poids du nombre, elle doit lâcher prise, ce n'est pas pour longtemps ; elle revient aussitôt à la charge et finalement reste maîtresse du terrain.

L'armée britannique se renforce tous les jours ; elle permet ainsi à nos troupes de se rendre sur une autre partie du front. Nos alliés ont repoussé en Belgique une attaque allemande et ont gagné du terrain vers la Basseée.

En Artois et Picardie, calme relatif ; une attaque ennemie à Bécourt, près d'Albert, n'a pu déboucher.

C'est en Champagne, au nord de Châlons, et en Argonne que notre action se manifeste le plus vivement et aussi le plus heureusement.

Nos progrès dans la région de Perthes ont été constants et chaque jour les communiqués officiels ont enregistré notre avance. La bataille s'est poursuivie acharnée d'Autherive-sur-Suippe jusqu'à l'est de Tahure, située à trois kilomètres seulement du chemin de fer stratégique de Challerange à Apremont, qui rejoint la ligne de Vouziers à Sainte-Menehould.

En avant de Mesnil-les-Hurlus, nos troupes ont enlevé un ouvrage allemand et notre artillerie a décimé, au sud-est de Tahure, sur le chemin des crêtes reliant Perthes aux Maisons de Champagne, une colonne ennemie qui venait renforcer les lignes allemandes sur les hauteurs face à Beauséjour. Le 26 février, au nord de Mesnil-les-Hurlus, nous enlevions des tranchées ennemis sur une longueur de plusieurs kilomètres. Les jours suivants nos progrès se sont accentués et nous nous sommes rapprochés de la vallée de la Dormoise. L'ennemi a opposé une vive résistance, ayant organisé fortement tous les bois de pins et les collines qui séparent Le Mesnil de Tahure ; ses pertes ont été sérieuses ; il avait amené des troupes d'élite, celles de la Garde prussienne ; il a été partout repoussé, laissant plus de mille prisonniers.

Cette action victorieuse est solidaire des événements qui se passent en Argonne ; là aussi, nous avons avancé, mais pas à pas, car dans les bois de Cheppy, de la Gruerie, du Four de Paris, la lutte est extrêmement difficile. Notre mouvement vers Boureuilles et Vauquois est soutenu par le feu de l'artillerie qui bouleverse tranchées et abris ennemis.

Le beau succès des Eparges, dont nous avons eu un récit officiel, a

été maintenu par nos troupes ; notre avance dans le val du Longeau met la position de Combres sous le feu de nos canons. L'ennemi a encore attaqué vers le bois Bouchot, mais il a été repoussé avec de fortes pertes.

Notre progression sur l'arête des Hauts-de-Meuse, qui domine la plaine de Woëvre, n'a point été arrêtée, malgré les contre-attaques des Allemands. Dans cette région, il y a eu des combats d'artillerie assez vifs, toujours à notre avantage ; nous avons démolis des batteries, fait sauter des canons et des caissons, détruit un campement.

En Lorraine, l'ennemi, qui est retranché dans la forêt de Parroy, envoie des patrouilles attaquer nos postes avancés ; elles ont été repoussées à Laneuveville. Dans la région du Donon, les Allemands ont attaqué le poste de la Chapelotte, situé au col qui donne accès de la vallée de Badonvillers à la vallée de la Plaine ; ils ont été repoussés et nous avons avancé ; nous avons aussi progressé au bois le Prêtre, près de Pont-à-Mousson.

En Alsace, nouvelles attaques allemandes à Sultzeren, au nord-ouest de Munster et à l'Hartmannswillerkopf ; nous avons conservé le terrain conquis et fait des prisonniers.

Quant au blocus des côtes de France et d'Angleterre par les sous-marins allemands, la menace du kaiser n'a pas eu grand effet ; en ces huit jours, aucun navire de commerce n'a eu à souffrir ; par contre, plusieurs sous-marins allemands ont été coulés. Les mesures prises par les alliés sont autrement efficaces.

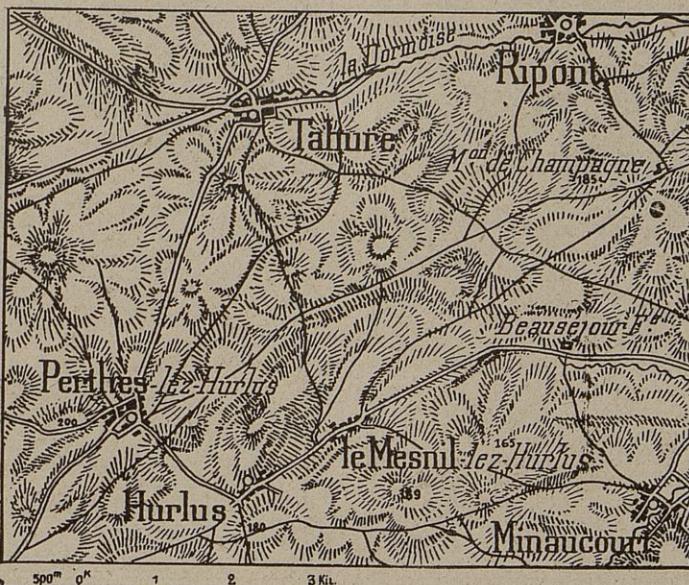
LE BOMBARDEMENT DES DARDANELLES

L'événement capital de ces derniers jours a été l'entrée des escadres alliées dans le détroit des Dardanelles ; sa répercussion a été considérable et certainement un pas immense aura été fait vers la victoire définitive lorsque la flotte franco-anglaise sera parvenue devant Constantinople.

Sous la pluie d'obus que les cuirassés ont lancés, les forts qui défendent l'entrée du détroit n'ont pu résister ; les escadres sont entrées dans les Dardanelles, s'approchant du passage resserré où les défenses turques sont particulièrement puissantes. Successivement les forts de Sebulbah, d'Erthogru, d'Orkhaneh, de Kum-Kalessi, les batteries de Rengidi ont été détruits ; les navires plus légers se sont avancés pour protéger le dragage des mines sous-marines posées par les Turcs.

Les cuirassés ont ainsi pénétré jusqu'en face de Tchanak-Kalessi, qu'ils ont bombardé. Les forts turcs ont riposté à la canonnade ; mais leurs pièces portaient beaucoup moins loin que celles des grands cuirassés ; aussi leur tir a-t-il été inefficace ; quelques obus ont atteint les navires alliés, ne leur causant que des dégâts insignifiants ; la flotte alliée n'a eu qu'un homme tué et trois blessés.

Pendant ce temps, une division de l'escadre française contourna la presqu'île de Gallipoli et, entrant dans le golfe de Saros, prenait à revers les ouvrages ennemis.



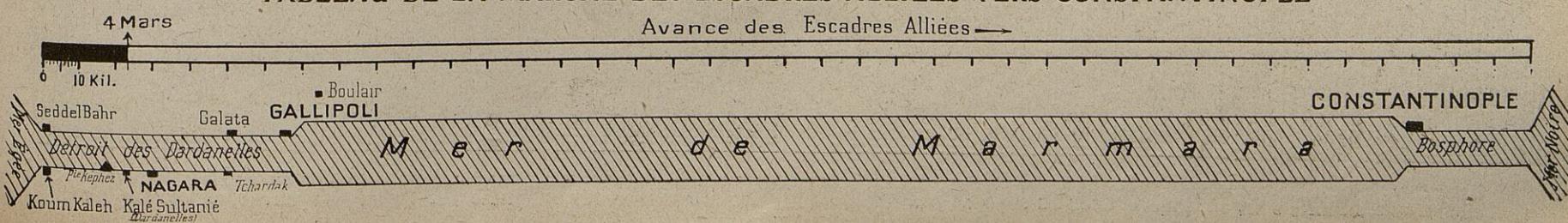
RÉGION DE TAHURE



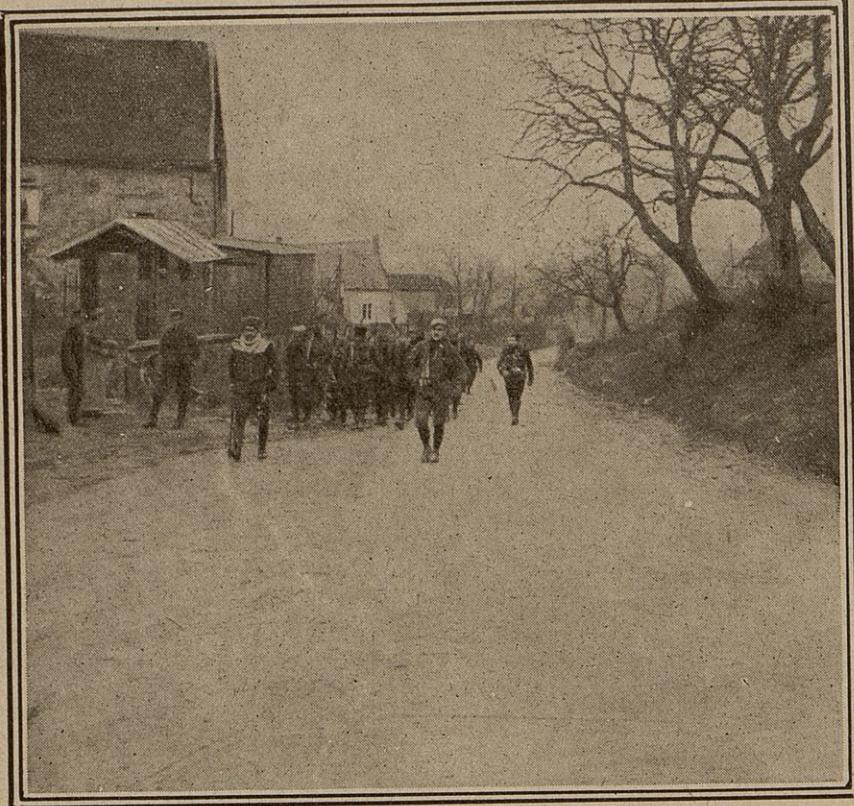
RÉGION DES EPARGES

TABLEAU DE LA MARCHE DES ESCADRES ALLIÉES VERS CONSTANTINOPLE

Avance des Escadres Alliées —



SUR LES ROUTES VERS LE FRONT



Des éclopés reviennent de la ligne de feu ; ce sont des soldats malades ou bien légèrement blessés, qui ont reçu un premier pansement. Ils vont rejoindre l'ambulance où ils trouveront tous les soins nécessaires.



Voici des tranchées de seconde ligne ; c'est là que se replieront nos soldats s'ils doivent céder à une attaque trop forte, ou bien c'est de là que partiront les réserves chargées de soutenir l'avance des troupes de première ligne.



Dans la vaste forêt, le régiment profite de l'abri des grands arbres pour souffler un peu ; l'avant-garde est déjà au repos ; les bicyclettes et les fusils sont appuyés le long du talus ; les sacs sont à terre ; les officiers s'avancent sur la route pour voir défiler les troupes qui vont vers la ligne de combat.

SUR LES ROUTES VERS LE FRONT



Le régiment est en marche pour aller prendre position à la lisière des bois ; d'un pas alerte, nos fantassins suivent la large route forestière qui conduit vers le front ; fusil à l'épaule, sac au dos, ils vont à leur tour entrer dans les tranchées ; ils marchent en sécurité car les grands arbres les cachent à la vue de l'ennemi.



Le long du mur de la propriété qui borde la forêt, les soldats ont formé les faisceaux ; quelques-uns se sont assis ; la plupart sont restés debout, la terre étant encore trop fraîche et trop mouillée ; de là, ils entendent le canon, car l'on se bat à pein de distance ; ils n'ont qu'un désir, c'est de rejoindre les camarades qui sont sur la ligne de feu.

LA CAMPAGNE DE FRANCE

1914⁽¹⁾

Commandant B. de L., *Breveté d'état-major.*



GÉNÉRAL PAU

« LES OPÉRATIONS EN ALSACE ET EN LORRAINE NE PRÉSENTENT QU'UN INTÉRÊT SECONDAIRE. »
(Communiqué officiel du mardi 25 août, 2 h. 45.)

C'est qu'à cette date il était bien établi que la grande partie allait se jouer dans le Nord et qu'il fallait diriger, sans plus tarder vers cette région, toutes les troupes disponibles pour s'opposer à l'invasion allemande qui se dessinait largement de la Meuse à l'Escaut.

Il serait cependant injuste de dire que les opérations dans les pays annexés n'eurent pas une grosse influence sur les événements qui se développèrent dans la première partie de la guerre de 1914. Tout particulièrement, les troupes de défense de la Lorraine jouèrent un rôle capital dans la première partie du mois de septembre, et il faut reconnaître que si la bataille de la Marne a eu une issue heureuse pour nous, nous le devons en partie à la coopération des troupes de Lorraine qui nous permirent d'appuyer solidement notre aile droite dans les journées des 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12 septembre, et de pouvoir résister aux assauts répétés de l'armée du kronprinz sur la Meuse et l'Ornain.

L'attaque des forces allemandes était toujours à craindre sur notre frontière de l'est au début de la guerre. Evidemment la barrière formée par les lignes de forteresses de la Meuse et de la Moselle, soutenue par les troupes de couverture aux effectifs renforcés, devait opposer aux armées envahissantes un obstacle très sérieux, mais il faut bien le dire, si cette barrière... formidable... était faite pour faire réfléchir les Allemands dans leur attaque initiale, ils auraient au moins conservé l'avantage indiscuté de prononcer leur offensive, sur le territoire français, sans violation de territoire neutre, sans s'annexer de nouveaux ennemis, sans entraîner des complications diplomatiques ; c'était bien l'attaque normale !...

Devant la question « temps » qui se présentait en août 1914, comme étant la question capitale, (car il leur fallait anéantir de suite l'ennemi de l'ouest, pour courir sus à celui de l'est), le choix du terrain d'invasion se décida pour la Belgique et le nord de la France.

Nos troupes, massées au début vers l'est, se trouvèrent donc surprises dans leur concentration, et il fallut diriger vers le nord la majeure partie des armées accumulées par la stratégie pour faire face à la frontière de Lorraine.

Au début, les opérations en Alsace et en Lorraine furent cependant très actives. Les troupes en présence étaient impatientes de se mesurer ; c'était le début des hostilités, et la reprise des provinces annexées était pour nous d'un intérêt moral, beaucoup plus que matériel, devant les événements qui allaient se développer.

Dès le 7 août, l'armée française entre en Alsace ; on prend Altkirch à la tombée de la nuit et l'on marche sur Mulhouse. L'attaque a été menée « à la française ».

On occupe d'autre part le col du Bonhomme ; on s'avance sur Sainte-Marie-aux-Mines.

C'est l'invasion en Alsace...

Les Allemands, repoussés, se sont cependant repris, et le 10, par des attaques de nuit, ils nous reprirent une partie du terrain conquis ; mais dès le 13, l'entrée en ligne des troupes d'Afrique (10^e corps d'armée) a donné un renouveau à l'attaque ; on reprend l'offensive.

La ville de Thann est enlevée ; on s'empare d'un drapeau allemand (celui du 132^e régiment d'infanterie) à Saint-Blaise, dans la vallée de la Bruche, et on s'avance dans la plaine d'Alsace.

Le 18 août on prend Dannemarie, le 19 on réoccupe Mulhouse abandonnée le 10 ; le 20 août on prend Guebwiller et l'on marche vers le nord.

Malheureusement les nouvelles des opérations sur la Sambre et la Meuse ont déterminé le grand commandement français à porter toutes les troupes disponibles vers la Belgique, et le rappel des régiments d'Alsace va, en affaiblissant l'armée d'attaque, permettre à l'ennemi de reprendre le terrain perdu et de nous refouler ensuite.

En Lorraine, les faits se déroulent avec la même régularité.

Les troupes françaises qui couvrent Nancy ont pris l'offensive vers l'est ; jusqu'au pied des Vosges, la poussée se fait sentir ; on occupe Abrechviller, Lorquin, Azoudange, Morsal (17 août). La cavalerie française s'avance sur le col de Molstein, occupe Villé et Sainte-Croix ; elle s'empare d'un convoi d'artillerie lourde allemande ; cette même cavalerie entreprenante occupe, vers le nord, Château-Salins, Fénétrange ; on avance jusqu'à Delme et Mohrange dans la région des lacs ; nous sommes au 19 août, nous avons nettoyé le pays au nord de notre frontière lorraine et pénétré sur le territoire ennemi.

Mais, dès le 20, la contre-attaque allemande va se faire sentir, et nos régiments rappelés vers la Belgique, comme ceux de l'Alsace, vont, en affaiblissant nos troupes de défense, permettre à l'ennemi de reconquérir le terrain perdu par lui.

L'attaque allemande se produit sur la Seille le 20, sur le canal de la Marne au Rhin le 21.

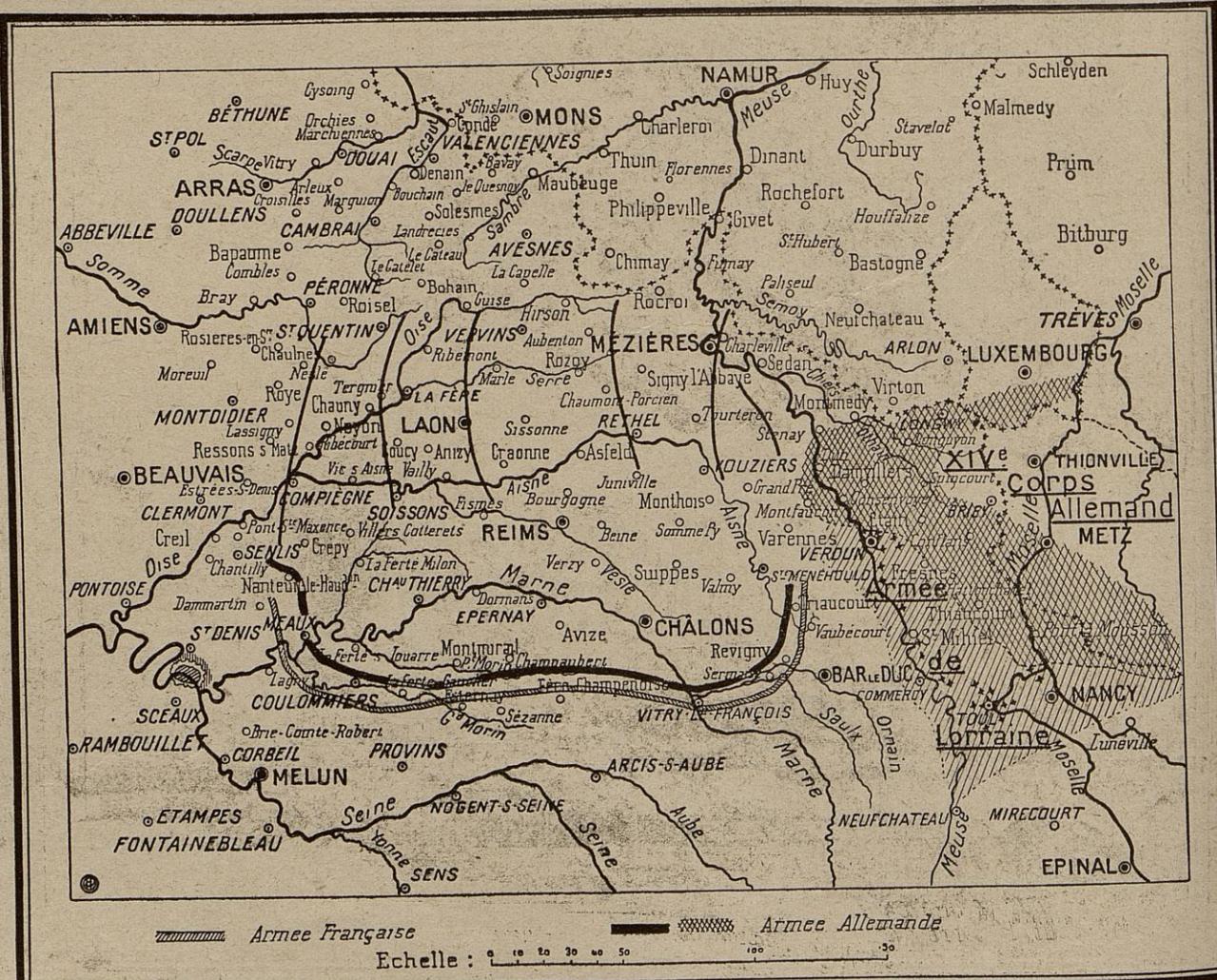
Les troupes françaises repoussées sont obligées d'évacuer, sur leur droite, le Donon qu'elles occupaient.

Lunéville est évacué ; les Allemands y entrent le 23 août.

Nous sommes obligés de nous retirer sur la Mortagne (25 août).

Notre gauche, cependant, s'est repliée sur les positions étudiées et préparées au nord et nord-ouest de Nancy, qui portent le nom de « Grand Couronné de Nancy » ; nos troupes font tête à l'ennemi et l'empêchent de ce côté d'avancer.

C'est qu'à cette date des ordres étaient venus du grand quartier général allemand et prescrivaient une offensive violente sur la position de Nancy ; on sent très bien que la possession par eux de la rive gauche de la Meurthe, de Nancy, de Frouard, de Pont-à-Mousson, est devenue un objet important dans leur stratégie. La marche de l'invasion allemande qui se dessine en France,



COOPÉRATION DES ARMÉES DE LORRAINE DURANT LA BATAILLE DE LA MARNE

(6 septembre — 12 septembre)

(1) Voir les numéros 14, 15, 16, 17, 18, 19 et 20 du *Pays de France*.

26-27-28-29-30 août, a besoin d'être appuyée, du côté du pivot, par des troupes flanquantes, et lorsqu'au 5 septembre l'armée de ce pivot (armée du kronprinz) sera parvenue sur l'Ornain, on peut se rendre compte de la situation critique des armées françaises si, à cette époque, les troupes de Lorraine, battues et obligées d'évacuer Nancy et les abords, avaient permis un communiqué facile entre la gauche des armées allemandes et leurs forces de Lorraine s'avancant au nord et au sud de Toul. Certainement, à ce moment, la lutte qui se développa sur le « Grand Couronné de Nancy », et dont l'issue nous fut favorable, pesa fortement en notre faveur dans les journées de la bataille de la Marne.

Le Grand Couronné de Nancy

La capitale de la Lorraine, Nancy, n'est pas protégée par des ouvrages de fortification ; on avait eu un instant, après 1870, l'idée d'englober la grande ville dans le système de défense de la frontière de l'est, mais on recula devant l'énormité de la dépense ; on se contenta d'établir les deux barrières de Verdun-Toul et d'Epinal-Belfort. Nancy fut laissée en dehors. Prévoyant, dès le début des opérations, la ruée des Allemands sur la grande ville, on avait même tenté, dans les journaux, d'établir un courant d'idée faisant prévaloir l'abandon de la ville qui ne devait jouer aucun rôle sérieux à la frontière. Cependant, au début de la campagne de 1914, on revint à des idées plus sages ; on comprit que la prise de la capitale de la Lorraine aurait une répercussion sur le moral du pays et qu'en défendant la ville et les abords on maintiendrait tout au moins face à l'est, sur cette partie du sol, les contingents allemands.

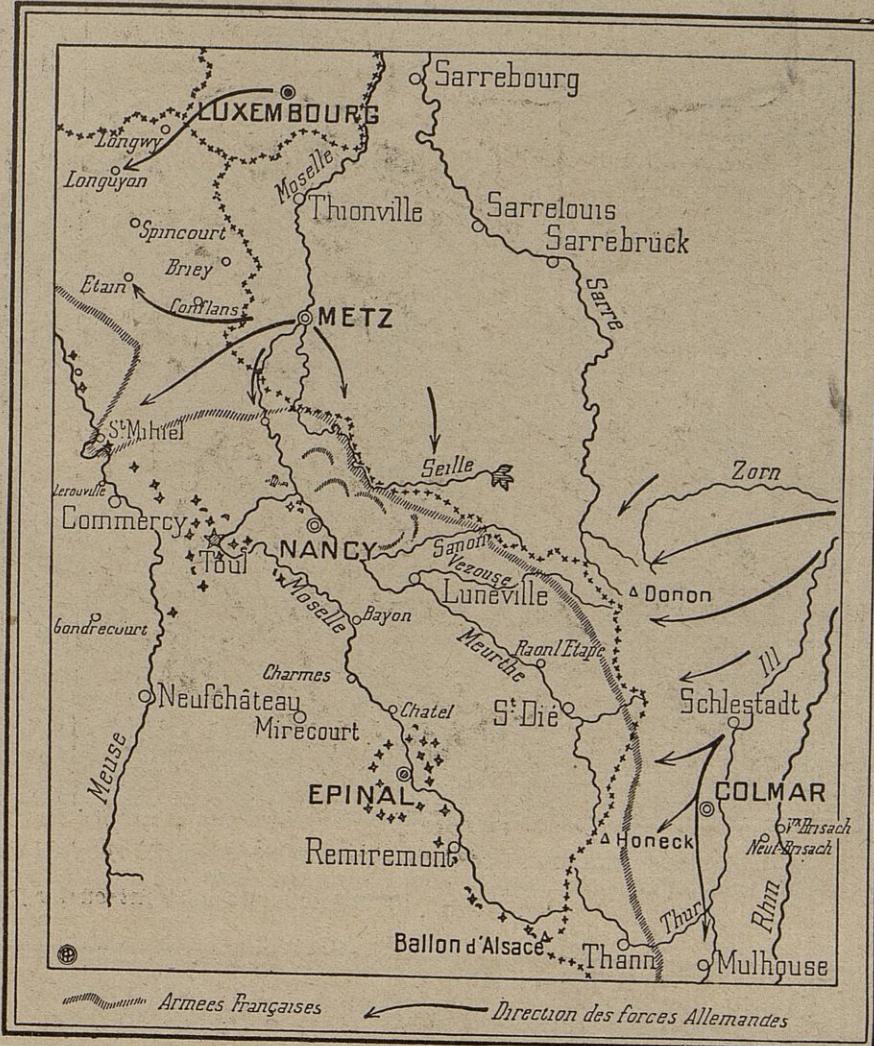
C'est cette idée heureuse qui permit, en effet, de fixer sur la Seille tout le XV^e corps allemand et donna à nos troupes luttant sur la Marne une puissante protection sur leur flanc droit. L'acharnement de l'ennemi, en septembre, sur les positions appelées le « Grand Couronné de Nancy » témoigne de la justesse de calcul de notre état-major.

Le Grand Couronné de Nancy est une position de campagne assise sur des parties saillantes et facilement défendables du sol, renforcée par des ouvrages du moment, et formant un arc de cercle couvrant vers le nord, le nord-est et l'est la capitale lorraine. Cette position s'appuie par sa gauche à la Moselle, au piton de Mousson, passe par la forêt de Facq, contournant vers l'est la croupe de Sainte-Geneviève ; elle suit ensuite les pentes escarpées et boisées du bois du Chapitre qui descendent vers la Seille, contournant également la lisière du bois de Faulx et englobe le plateau abrupt du mont d'Amance pour se relier à la forêt de Champenoux et descendre jusque vers Dombasle sur la Meurthe ; ainsi le grand arc de cercle décrit s'étend de la Moselle à la Meurthe. Tout ce terrain boisé, escarpé, présente des éperons avancés et faciles à la défense.

L'armée du général de Castelnau, qui couvrait toute la Lorraine, avait donc la mission de tenir ces positions. Plus spécialement, les 59^e et 68^e divisions de réserve furent chargées de ce rôle défensif. La 59^e, de Pont-à-Mousson au bois de Faulx et au mont d'Amance ; la 68^e, du mont d'Amance à Laneuvelotte et à la forêt de Champenoux. L'attaque allemande se produisit dès le mois d'août, vers

et l'échec fut complet sur tout le front. On peut se demander avec angoisse quelles auraient été les suites funestes de la prise de Nancy au 7 septembre par les armées allemandes, au moment même où le sort de la France se jouait sur la Marne et l'Ornain.

La bataille de la Marne venait de se terminer ; l'issue heureuse pour nos armes faisait craindre que, dans le recul des armées allemandes, elles fussent obligées de livrer un combat désastreux ou alors de se voir acculer à une place comme Verdun et de ne pouvoir avoir la liberté de manœuvres. Il s'agissait donc pour l'ennemi d'ouvrir un chenal dans la ligne de nos forteresses qui le séparait de ses troupes du camp retranché de Metz.



SITUATION AU 31 DÉCEMBRE

Le 10 septembre, une attaque violente sur le fort de Troyon se dessina ; c'était la main donnée de l'armée du kronprinz à l'armée de Metz. Le fort résista vaillamment et l'armée du kronprinz, refoulée vers le nord, s'éleva jusqu'au-delà de Verdun, abandonnant l'attaque inutile du fort d'arrêt.

Plus tard, l'idée allemande reparaîtra le 26 septembre ; non cette fois pour ouvrir une issue aux troupes battues en Argonne, mais pour prendre de flanc et de revers les armées françaises qui s'étaient élevées jusqu'au nord de la ligne Verdun-Reims. L'attaque allemande venant de Metz progressera sur les Hauts-de-Meuse, prendra pied sur Hattonchâtel et poussera une pointe hardie et vigoureuse sur Saint-Mihiel qu'elle occupera le 26 septembre.

Heureusement pour nous, cette attaque ne pourra plus déboucher de ce point, et cette avancée de triangle jusqu'à la Meuse n'aura d'autre effet que de développer sur cette partie des combats locaux violents et tenaces, sans permettre à l'Allemand de profiter du terrain et de prendre pied sur la rive gauche de cette rivière.

Dès lors les opérations, soit en Alsace, soit en Lorraine, vont se borner à des attaques, des défenses de tranchées ; elles vont revêtir le même aspect que la bataille sur le front principal en territoire français. C'est l'attaque de siège, la marche lente, progressive pour nous, mais au prix de quelques sacrifices !!!

Sur les Hauts-de-Meuse, nous cheminerons lentement. Dans l'Argonne, le combat journalier sous bois se transforme en attaque et défense de lisières de bois, de tranchées, de chemins creux.

On progressera toujours cependant, et au 31 décembre de cette année 1914, quand on regardera les situations des combattants, on pourra peut-être s'étonner de la marche peu rapide des opérations, mais on devra reconnaître que dans ce mode nouveau de combat, le soldat français s'est révélé agile, ingénieux, hardi, valeureux, mais surtout tenace, constant et persévérand ; nous avançons peu, mais nous avançons, et l'aspect du schéma des opérations révèle que la ligne française refoule tous les jours l'ennemi exécré qui bientôt sera rejeté hors de notre territoire (31 décembre 1914).

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

LA CAMPAGNE DE FRANCE - 1915 - comprenant les événements militaires à partir du 1^{er} janvier, fera suite à l'étude qui vient d'obtenir un si grand succès auprès des lecteurs du "PAYS DE FRANCE".

Nous en commencerons très prochainement la publication.



ATTAKES ALLEMANDES

Sur Troyon (10 septembre) — Sur Saint-Mihiel (20 septembre)

le 20, sur Nomény. Au fur et à mesure des progrès en France des armées allemandes, sentant alors tout le prix qu'on pourrait retirer de la prise de Nancy, cette attaque se fit plus violente, plus tenace sur tout le front. D'abord sur Mousson et Sainte-Geneviève, puis sur le bois Chapitre, enfin, au commencement de septembre, sur le mont d'Amance lui-même. Les efforts ennemis furent stériles malgré l'appoint de la grosse artillerie qu'ils amenèrent en ligne,

LES GOUMIERS SUR LE FRONT



Les goumiers marocains sont restés en Belgique où ils rendent de signalés services ; sur leurs rapides et robustes chevaux arabes, ils vont en reconnaissance, éclaireurs des colonnes d'infanterie ; ou bien ils escortent les convois et les prisonniers. Avec quelle impatience ils attendent le moment où ils pourront bondir sur les Allemands et les sabrer.



Les immenses plages du Nord, parsemées de dunes, peuvent rappeler aux goumiers les vastes solitudes du désert africain ; mais où sont les sables brûlants, le soleil éclatant et le ciel bleu du Maroc ? Cependant les cavaliers marocains se sont rapidement acclimatés ; ils ne demandent qu'une chose, c'est la bataille, la bataille en rase campagne et non dans des trous.

AVEC SON PEUPLE, AVEC SON ARMÉE



Le roi Albert de Belgique, accompagné de la reine, dont la vaillance et la charité font l'admiration de tous, est reçu à l'entrée d'un village resté hors de l'atteinte de l'abominable envahisseur ; le maire lit une adresse, une petite fille apporte des fleurs : c'est l'hommage de toute la Belgique martyre à ses héroïques souverains.



Plus nombreuse et plus solide qu'elle ne l'a jamais été, l'armée belge va reconquérir peu à peu le sol sacré de la patrie ; son roi, qui est toujours demeuré à sa tête, lui communique, par son exemple, l'ardeur et la volonté de vaincre. Notre photographie le montre, passant en revue, sur une plage de Belgique, les nouveaux contingents qui vont au front.

LA GUERRE NAVALE

LA TORPILLE

Dans le numéro du 4 février, le *Pays de France* a indiqué la constitution des mines sous-marines et, dans le numéro du 18 février, celle d'un type récent de sous-marin allemand. La question de la torpille sous-marine, que nous allons traiter, se rattache aux deux précédentes de façon très intime, car les mines sous-marines font partie d'engins destructeurs classés sous la dénomination générale de « torpilles » ; et d'autre part l'utilité des sous-marins est subordonnée à l'existence d'un projectile automobile ayant des effets comparables à ceux produits par les mines sous-marines.

La torpille a emprunté son nom à une sorte de poisson ressemblant à une raie, lequel est muni, aux environs des ouïes, de paquets de nerfs formant pile électrique ; il foudroie les poissons qui se sont laissé approcher par lui et dont il veut faire sa proie.

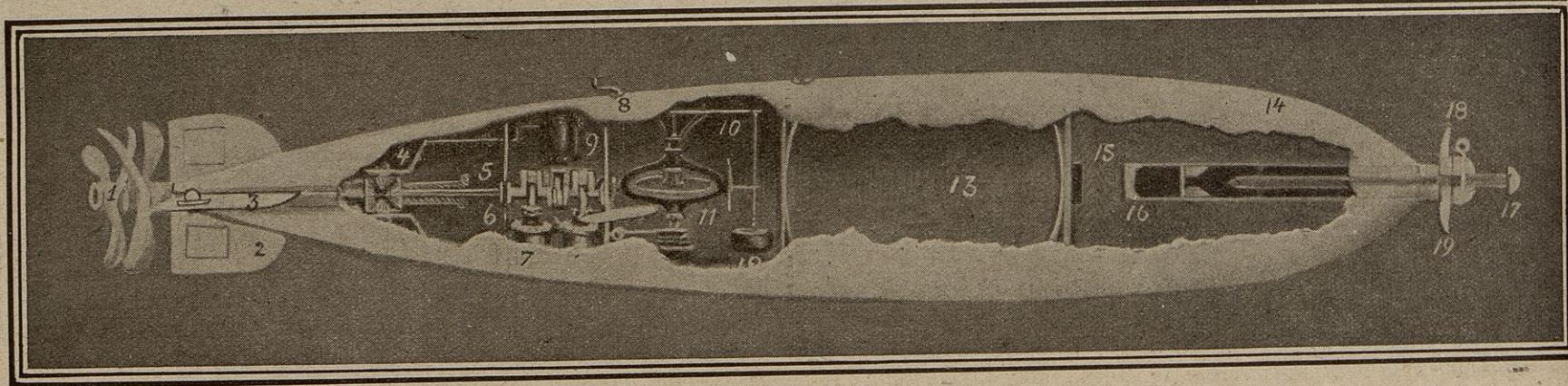
Par analogie, on a nommé torpille un engin explosif destiné à agir sous l'eau.

Torpille automobile

La torpille automobile est un petit bateau sous-marin à marche automatique, porteur d'une charge d'explosif.

Une torpille doit être établie de façon à satisfaire aux conditions suivantes :

1^o Porter la plus grande charge possible d'explosif, celui-ci étant lui-même aussi puissant que possible pour un poids déterminé ;



RÉPARTITION DES ORGANES DANS LA TORPILLE WHITEHEAD

1. Hélices. — 2. Gouvernails de direction. — 3. Gouvernail de profondeur. — 4. Compartiment des engrenages. — 5. Arbre de l'hélice arrière. — 6. Flotteur arrière. — 7. Machines motrices. — 8. Levier du départ. — 9. Chambre des machines. — 10. Chambre des pendules. — 11. Gyroscope. — 12. Pendule agissant sur le gouvernail de profondeur. — 13. Réservoir à air comprimé. — 14. Avant de la torpille. — 15. Coton-poudre. — 16. Capsule de fulminate. — 17. Percuteur. — 18. Goupille de sûreté. — 19. Hélice qui arme la fusée.

2^o Se mouvoir automatiquement à la plus grande distance et le plus rapidement possible ;

3^o Rester immergée à une profondeur choisie par avance ;

4^o Garder la direction qui lui aura été donnée au départ.

Nous verrons que, ces conditions étant réalisées, il faut encore étudier les moyens de lancer la torpille hors du bâtiment qui la porte.

Description de la torpille Whitehead

Une torpille Whitehead, de 45 centimètres de diamètre, de 6 mètres de longueur, porte efficacement à 2.000 mètres, à la vitesse de 40 nœuds, une charge de 100 kilogrammes de coton-poudre.

Elle comporte, à l'avant, une charge d'explosif ; derrière cette charge un réservoir à air comprimé, destiné à alimenter un moteur à trois cylindres, puis une chambre réservée au moteur lui-même et aux mécanismes de stabilisation. Elle se termine par des organes extérieurs qui sont deux hélices pour la propulsion, un gouvernail horizontal et un gouvernail vertical.

A l'avant de la torpille se trouve placée une fusée spéciale qui déterminera, au moment du choc sur l'obstacle, l'explosion de la charge intérieure. Une petite hélice, qui se met à tourner dès que le projectile avance dans l'eau, ne permet à la fusée de fonctionner que lorsqu'elle a fait un certain nombre de tours, ce qui constitue une sécurité pour le maniement de ce dangereux engin.

L'air est distribué à trois cylindres qui actionnent les hélices ; mais la communication du réservoir au moteur ne s'établit qu'au moment où la torpille est lancée hors de son tube.

Comment obtient-on qu'une torpille reste à une distance constante au-dessous du niveau de l'eau ?

(Régulateur d'immersion)

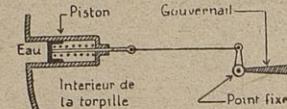
La torpille étant supposée lancée, on ne peut prétendre que sa direction sera toujours parallèle à la surface des eaux, ni que les remous, provenant des fluctuations de l'eau ou des courants provoqués par les navires en présence, resteront sans influence sur elle. Il suffit d'ailleurs d'une bien petite inclinaison pour qu'une torpille, même supposée bien placée initialement, gagne la surface sur un trajet de 2.000 à 2.500 mètres, auquel cas sa puissance explosive diminue considérablement, puisqu'il n'y a plus d'effet de bourrage, ou pour qu'elle s'enfonce profondément et passe sous la quille du navire à détruire.

Il serait malaisé d'opérer sur une torpille comme sur un sous-marin que l'on peut faire plonger et remonter, en augmentant ou en diminuant la pro-

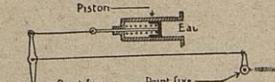
tection d'eau servant de lest. Aussi a-t-on recours à l'emploi d'un gouvernail horizontal disposé de façon à prendre automatiquement les orientations qui seront commandées par le plus ou moins d'enfoncement de la torpille.

Voyons comment on y parvient.

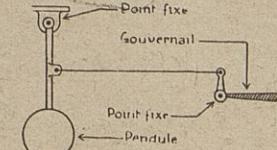
Par application de cette remarque, que la pression de l'eau augmente avec la profondeur, on peut concevoir qu'un piston ait été placé sur les parois



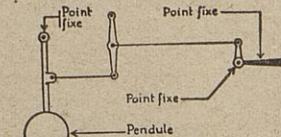
Un piston, soumis d'un côté à la pression de l'eau, de l'autre à l'action d'un ressort, et relié au gouvernail de profondeur, peut agir sur celui-ci de façon à ramener la torpille à une profondeur voulue.



Dispositif équivalent.



Un pendule agissant sur le gouvernail de profondeur peut orienter celui-ci de façon à rétablir l'horizontalité de la torpille.



Dispositif équivalent.

d'une torpille de façon que cette pression puisse agir sur lui. Si l'on dispose, en arrière du piston et agissant au sens inverse de la pression, un ressort calculé de façon qu'à la profondeur choisie le piston occupe une certaine position que nous appellerons position moyenne, quand la torpille enfoncera, le piston comprimera le ressort qui se tendra de plus en plus, jusqu'à ce qu'il y ait équilibre. Si, au contraire, la torpille est trop près de la surface, l'action du

ressort sera prépondérante et le piston se déplacera vers l'extérieur par rapport à sa position moyenne.

En reliant la tige de piston, par un tringlage approprié, à un gouvernail de profondeur, on établit entre ces deux organes une liaison telle que la rentrée du piston fait lever le gouvernail, ce qui a pour effet de faire monter la torpille. Un déplacement inverse du piston la fait descendre.

Malgré tous les efforts que l'on fit pour mettre au point ce dispositif, les résultats n'étaient pas satisfaisants. Le redressement du gouvernail ne s'effectuait pas au passage de la torpille à sa profondeur d'immersion, mais avec un certain retard ; elle remontait donc trop haut et il fallait un nouveau coup de barre pour la faire redescendre.

Dans ces conditions, le chemin décrivit présentait des sinuosités d'amplitude beaucoup trop fortes.

Dans un autre ordre d'idée, on pourrait étudier et réaliser un mécanisme capable, non plus de régler la marche d'après la profondeur d'immersion, mais de ramener constamment la torpille dans une position horizontale.

Pour cela, il suffit de conjuguer le gouvernail de profondeur avec un lourd pendule formé d'une masse suspendue à l'intérieur, la liaison de ces deux organes étant telle que le gouvernail reste à sa position moyenne quand le pendule est vertical, se relève quand le pendule va vers l'avant, par rapport à l'axe longitudinal de la torpille (c'est-à-dire lorsque celle-ci pique du nez), et s'abaisse dans le cas inverse, ou provoque ainsi automatiquement le redressement de l'appareil.

C'est par une combinaison de ces deux dispositifs, l'un dépendant de la profondeur d'immersion, l'autre de l'inclinaison de la torpille, que l'on a solutionné la question de la constance de profondeur de l'immersion.

Le croquis ci-contre nous montre très schématiquement comment on y parvient. La tige commandant le gouvernail est reliée par une espèce de balancier à des tringles respectivement solidaires du piston et du pendule. Quand la torpille navigue trop bas, mais horizontalement, le piston seul fait son effet et déplace le gouvernail ; mais la torpille s'incline aussitôt, et le pendule intervient pour diminuer l'obliquité du gouvernail de profondeur, de telle façon que celle-ci ne puisse dépasser que de peu le niveau pour lequel le ressort a été calculé.

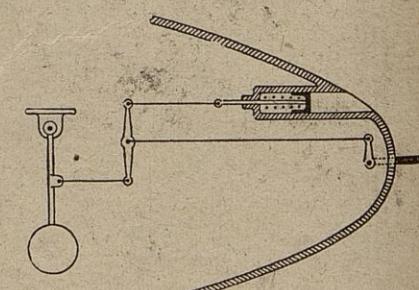
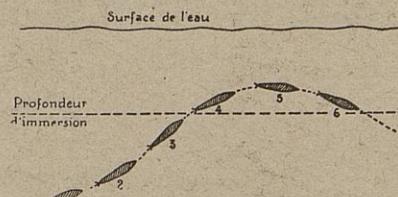


Schéma de la combinaison des deux dispositifs ci-dessus.

Comment maintenir constante la direction de la torpille (Régulateur de direction)

La torpille a été orientée, lors de sa mise à l'eau, dans la direction du but à atteindre si celui-ci est immobile, et dans une direction calculée d'après la vitesse de ce but s'il est mobile. Il est indispensable que cette direction initiale soit conservée.

La torpille décrit dans le plan vertical une courbe sinuuse. — En 1, la torpille, qui était horizontale, est placée trop bas; le piston hydrostatique agit seul pour la faire remonter. — En 2, l'action du pendule modifie l'action du piston. — En 3, l'action du pendule demeure prépondérante; la torpille dépasse néanmoins son plan d'immersion. — En 4, le piston et le pendule ajoutent leurs actions pour faire redescendre la torpille. — En 5, la torpille est redevenue horizontale; le piston hydrostatique agit seul. — En 6, la torpille approchant de son point d'immersion, l'action du pendule est de nouveau prépondérante.



Or pour obtenir la rectitude de marche d'un navire quelconque, il faut constamment manœuvrer le gouvernail de direction; tout le monde l'a observé; mais ici, comme il n'y a pas de pilote pour observer une boussole, cette fonction doit s'accomplir automatiquement.

Si les forces mises en jeu par le magnétisme terrestre agissant sur l'aiguille d'une boussole étaient suffisantes, on pourrait peut-être y avoir recours; mais ces forces notoirement insuffisantes, sont, par ailleurs, sujettes à des perturbations provenant de la présence à bord de la torpille, d'organes magnétiques eux-mêmes.

La boussole fut remplacée, comme elle l'est déjà sur certains cuirassés et beaucoup de sous-marins, par un gyroscope.

Qu'est-ce qu'un gyroscope?

Un gyroscope est constitué par un anneau pesant tournant autour de son axe. Une propriété très curieuse du gyroscope est de résister, d'autant plus énergiquement que sa masse et sa vitesse de rotation sont plus grandes, aux déplacements que l'on veut faire subir à la direction de son axe.

Nous en avons un exemple très simple et très frappant dans les jouets d'enfant: le gyroscope, narguant la pesanteur, se maintient horizontalement sur un support tant que dure sa rotation; il ne tombe qu'à l'extinction de celle-ci.

Cet instrument peut donc remplacer une boussole, s'il a été bien orienté initialement (on peut démontrer qu'un gyroscope, monté dans certaines conditions, arrive à se placer de lui-même dans la direction du Nord). Et pour orienter une torpille, il suffira de relier son axe, ou un cadre le portant, au gouvernail vertical, par l'intermédiaire d'un cadre mobile le supportant.

Ainsi que le schéma l'indique, la liaison est faite de façon que si le bateau oblique à droite, le gouvernail s'oriente à gauche et inversement.

Le gyroscope des torpilles est mû par un ressort déclenché au départ du coup; c'est un organe de construction très délicate.

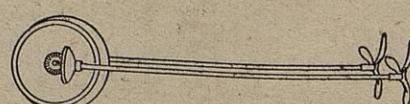
La torpille Howell

C'est en 1870 que l'amiral John Adams Howell, de la marine des États-Unis, inventa sa torpille, qu'il mit vingt ans à mettre au point.

Ses différences avec la torpille Whitehead

Dans la torpille Howell, comme dans la torpille Whitehead, la charge d'explosif est placée à l'avant.

Les organes de réglage de l'immersion sont des variantes d'application; ceux de réglage de direction sont empruntés à des sources de nature



Dans la torpille Howell, un volant, très lourd et tournant à grande vitesse, communiquant, par des engrenages, son mouvement à deux hélices placées côté à côté. (Vue perspective par côté.)

Un gyroscope, monté sur un cadre mobile autour d'un axe vertical, peut corriger les écarts de direction de la torpille, si on le relie au gouvernail de direction. (Vue perspective par côté.)

du principe que nous avons exposé ci-dessus; ceux de réglage de direction diffèrent peu, mais l'énergie motrice est empruntée à des sources de nature totalement distincte.

Ici plus d'air comprimé, plus de moteur, mais un lourd volant pesant une centaine de kilogrammes, lancé à la vitesse de 10.000 tours par seconde, lequel transmet mécaniquement, à deux hélices placées généralement côté à côté, la vitesse de rotation qui leur convient.

Ce volant est mis en marche par un moteur extérieur à la torpille, en l'espèce une turbine à vapeur, un peu avant le lancement; sa mise en marche dure environ 45 secondes. Il y a là une petite perte de temps, mais combien on évite de complications intérieures! Les mécanismes les plus délicats et

sujets à dérangement se trouvent éliminés, et on réalise en même temps une économie dans la fabrication, qui se chiffre par 5.000 à 6.000 francs par unité.

Le volant moteur de la torpille Howell constitue un gyroscope de très grande puissance, qu'il est tout naturel d'utiliser pour assurer la direction; il n'est même pour cela aucun dispositif à prévoir. En effet, l'axe de ce dernier étant transversalement placé et monté rigidement sur la carcasse, la résistance qu'il oppose à tout déplacement oblique assure la rectitude de la trajectoire dans le plan vertical de tir.

M. Howell a même réalisé un dispositif dans lequel l'axe est situé dans le sens longitudinal et assure le maintien de la direction dans les deux sens, horizontal et vertical.

Dispositif de lancement

Tantôt la torpille est lancée au-dessus de l'eau et ne pénètre à la profondeur requise que sous l'effet de ses organes propres, tantôt elle est lancée au-dessous de l'eau.

Le premier mode de lancement est adopté, mais non exclusivement, sur les cuirassés et torpilleurs; le second est employé exclusivement sur les sous-marins.

Pour le lancement au-dessus de l'eau, il est une précaution essentielle à prendre pour être assuré que la torpille y tombera bien à plat; car le bâtiment d'où elle part étant généralement animé d'une certaine vitesse, si l'avant de la torpille pénétrait avant l'arrière, celle-ci pourrait s'obliquer et les effets du tir deviendraient absolument incertains.

En vue de ce résultat, les torpilles sont lancées généralement par des tubes terminés par une sorte de cuiller, ouverte par le bas, qui les maintient horizontales avant de les abandonner.

Si, au contraire, on lance la torpille sous l'eau, il faut protéger celle-ci contre l'entraînement provenant du mouvement du bateau; aussi les cuillers sont-elles, dans ce cas, ouvertes vers l'arrière; on dispose en outre les tubes de façon qu'elles puissent rentrer dans les flancs du navire et ne créent pas dans la marche ordinaire une résistance à l'avancement.

Sous-marins et Cuirassés

Etudier l'influence que pouvait avoir sur la guerre maritime l'avènement de la torpille, et surtout son utilisation sur les sous-marins, c'est aborder un problème sur la solution duquel l'accord n'a pu se faire encore.

Quel est le rôle d'une marine de guerre?

Les peuples guerroyant pour la propriété de territoires et non pour celle des mers, le sort des nations se décidant sur terre en dernière analyse, une marine de guerre aura pour fonction essentielle d'assurer directement ou indirectement les transports (à destination des territoires amis ou ennemis suivant les cas) des troupes, munitions, armements divers, vivres et matières commerciales, ce qui donne, en particulier, au pays maître de la mer, la faculté d'effectuer des débarquements sur territoire ennemi, de déplacer des troupes d'une côte sur une autre, garantir le ravitaillement des armées et de la population civile, protéger son commerce et sauvegarder la richesse nationale pendant la durée de la guerre.

Elle doit pouvoir détruire ou s'approprier les navires de guerre ou de commerce de la flotte ennemie, chargés des mêmes fonctions, et détruire les ouvrages de défense des côtes.

En ce qui concerne les transports, le rôle de la marine de guerre se réduira parfois à un convoyage des navires de commerce, ceux-ci ne pouvant effectuer leur transit qu'autant qu'ils seront protégés contre la marine de guerre ennemie.

Si l'un des adversaires s'assure la maîtrise de la mer par destruction des escadres ennemis dans un combat d'escadre, sa marine aura ainsi rendu un signalé service à son pays.

Les batailles rangées entre grosses unités ont donc une raison d'être sur mer comme sur terre, mais on voit qu'elles n'influent qu'indirectement sur l'issue de la guerre puisque, à l'encontre de ce qui se passe sur terre, elles occasionnent une faible perte en hommes, une perte nulle en territoire et se traduisent surtout par une perte d'argent (un cuirassé vaut de 40 à 50 millions).

Le combat d'escadre n'a que des résultats indirects.

L'importance considérable de ces résultats a néanmoins amené les grandes nations à établir des navires de plus en plus puissants dans l'offensive comme dans la défensive et possédant des vitesses de plus en plus grandes.

Comme la lutte de l'obus de rupture et du canon contre la cuirasse conduit à l'établissement de navires de plus en plus lourds, qu'il faut équiper avec des moteurs de plus en plus puissants, même si l'on ne cherche pas à augmenter leur vitesse, on se demandait quand on aurait atteint, dans la surenchère, la limite de tonnage, de puissance de matériel d'artillerie, lorsque l'emploi de la torpille et du sous-marin vint mettre ou aurait dû mettre tout le monde d'accord.

Bien qu'une mine sous-marine détruisse de façon à peu près certaine les cuirassés les plus puissants qui viennent la heurter et que l'explosion d'une torpille laisse quelque chance de vie au navire atteint par elle, on peut dire que la cuirasse ne résiste plus aux projectiles lorsque ceux-ci sont des torpilles et l'on s'étonne que cette considération n'ait pas bouleversé, beaucoup plus même qu'elle ne l'a fait, l'organisation de diverses marines de guerre.

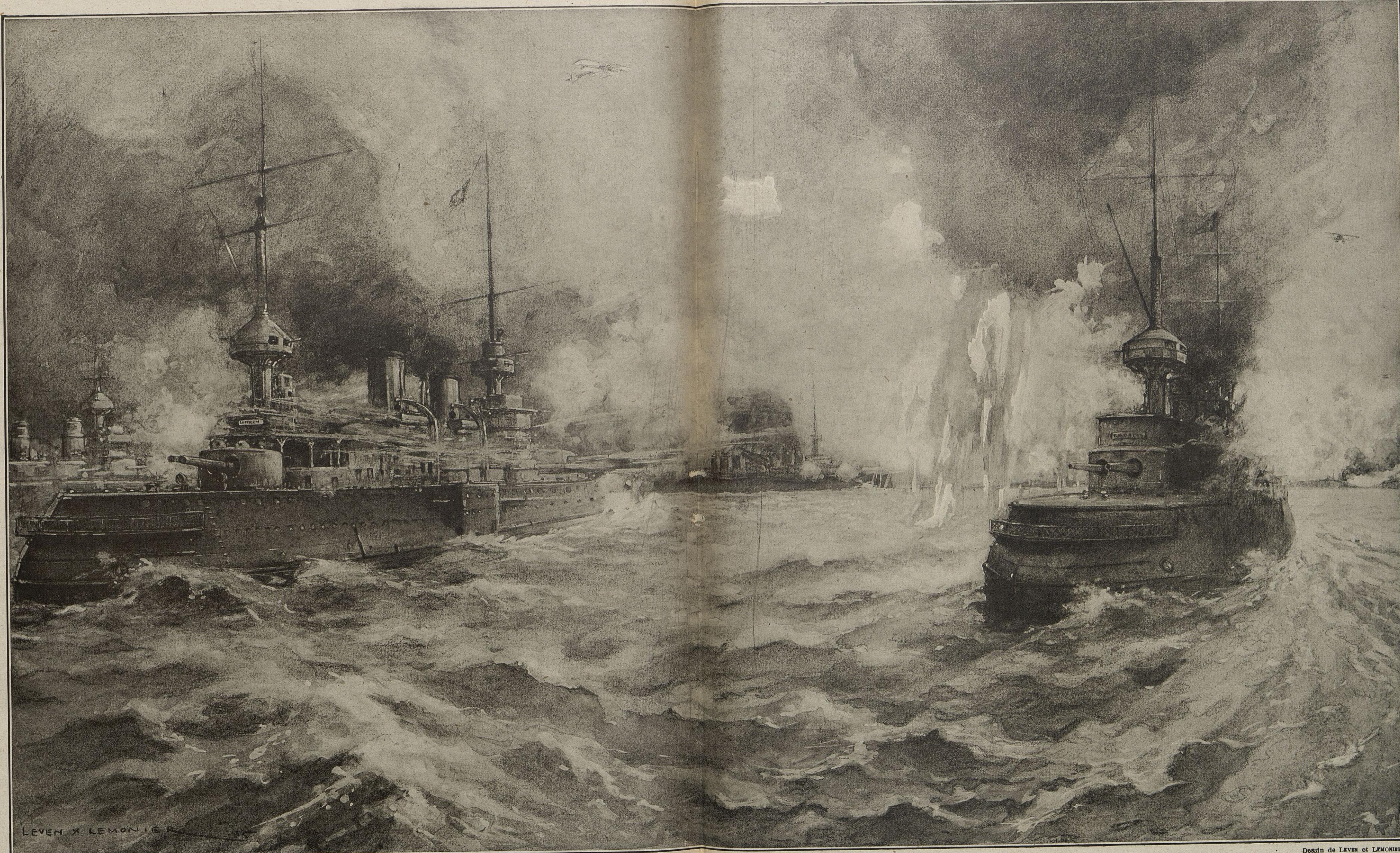
A l'introduction d'un nouvel élément offensif doit correspondre une recherche de moyen défensif, si cela est possible; sinon il faut éviter la lutte ou trouver une tactique offensive.

Le sous-marin est par lui-même sans défense, mais il est invisible, ce qui rend vis-à-vis de lui l'offensive bien difficile.

Le premier progrès à réaliser au plus tôt dans la marine de guerre serait donc un moyen de révéler la présence des sous-marins.

Il me semble que des procédés moins mystérieux que ne le fut la télégraphie sans fil le permettront un jour.

LE BOMBARDEMENT DES DARDANELLES



LEVEN X LEMONIER

Les cuirassés de l'escadre franco-anglaise détruisent les forts de Sebdubahr, de Kum-Kalessi et d'Orkhanieh qui défendaient l'entrée du détroit

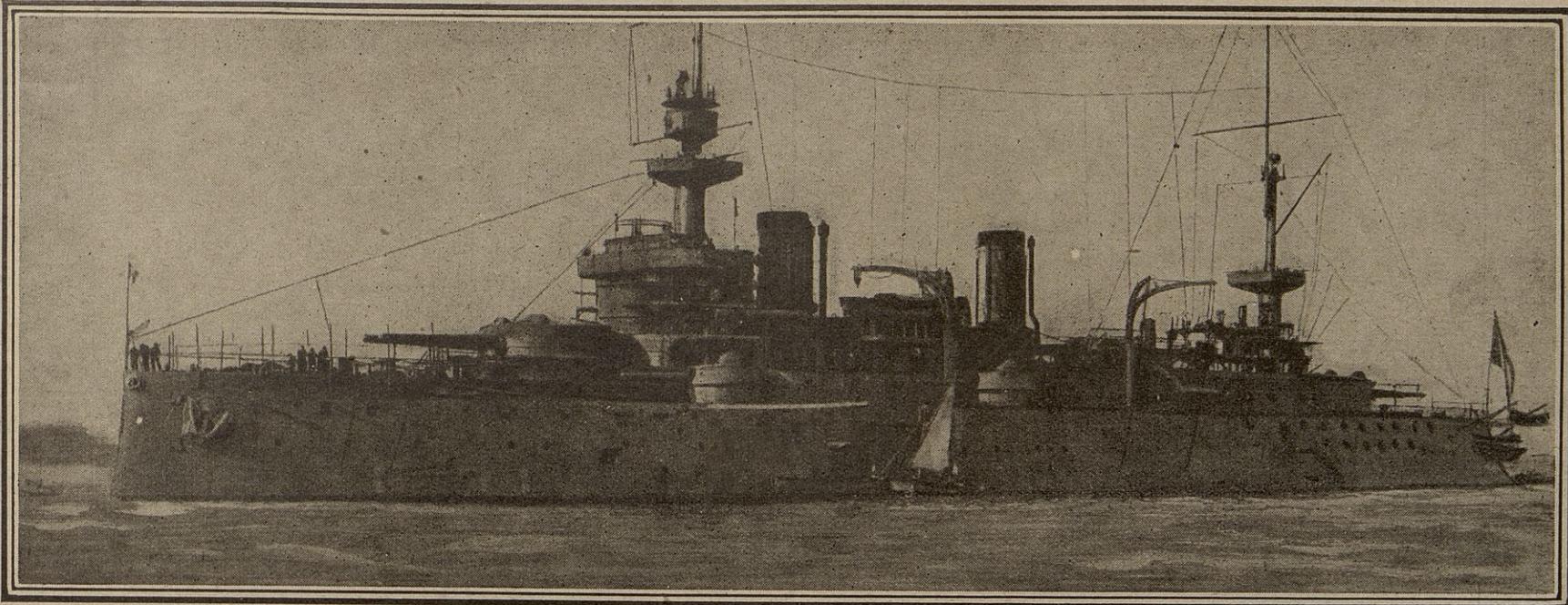
Dessin de LEVEN et LEMONIER.

LE BOMBARDEMENT DES DARDANELLES

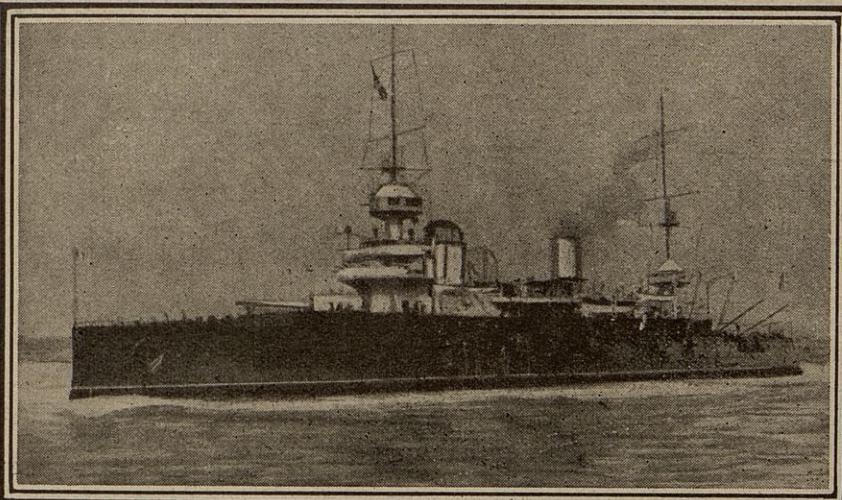


Vue panoramique du détroit des Dardanelles ; à l'entrée se trouvent les « châteaux d'Europe et d'Asie » construits en 1659 par Mahomet IV. La petite carte permet de se rendre compte du trajet à faire par les flottes alliées pour arriver devant Constantinople.

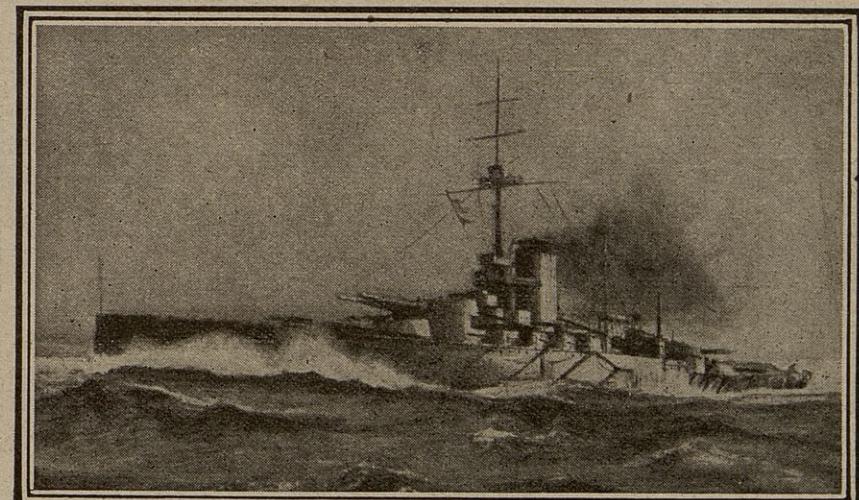
LE BOMBARDEMENT DES DARDANELLES



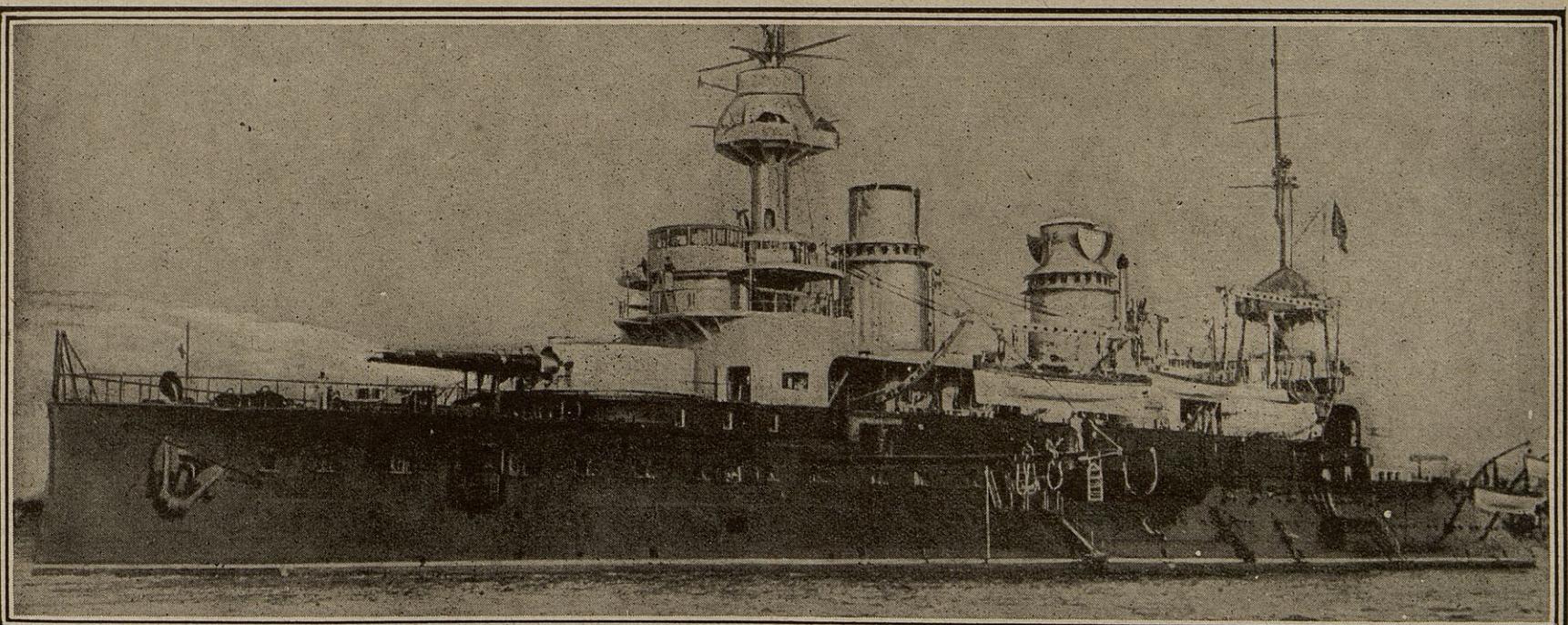
Trois de nos cuirassés de deuxième rang, qui datent déjà, ont pris une part brillante à l'attaque et à la destruction des forts des Dardanelles. Le « Gaulois », dont nous donnons ici la photographie, fut lancé en 1897 ; il a un déplacement de 11.300 tonnes et ne donne que 18 nœuds en vitesse. Mais il est puissamment armé et le tir de son artillerie a fait merveille ; disposant de quatre canons de 305 accouplés dans des tours d'extrémité, il a pu lancer, à longue distance, de puissants projectiles sur le fort de Kum-Kalessi.



Voici le « Bouvet » qui fait également partie de l'escadre des Dardanelles. Plus ancien que le « Gaulois », — il date de 1897, — il déplace 12.200 tonnes ; son armement consiste notamment en deux canons de 305, en deux canons de 274 et en huit canons de 138 millimètres. Il eut son moment de gloire ; en 1900, à la grande revue de Cherbourg, il portait le pavillon amiral de l'amiral Gervais.



A côté de nos cuirassés se trouvait le superdreadnought anglais « Queen-Elizabeth » qui a été lancé l'année dernière. Sa grosse artillerie se compose de huit canons de 381 qui lancent des projectiles de 900 kilos et de seize canons de 152. Ses machines sont actionnées au pétrole, n'ont qu'une cheminée et fournissent une puissance de 58.000 chevaux.

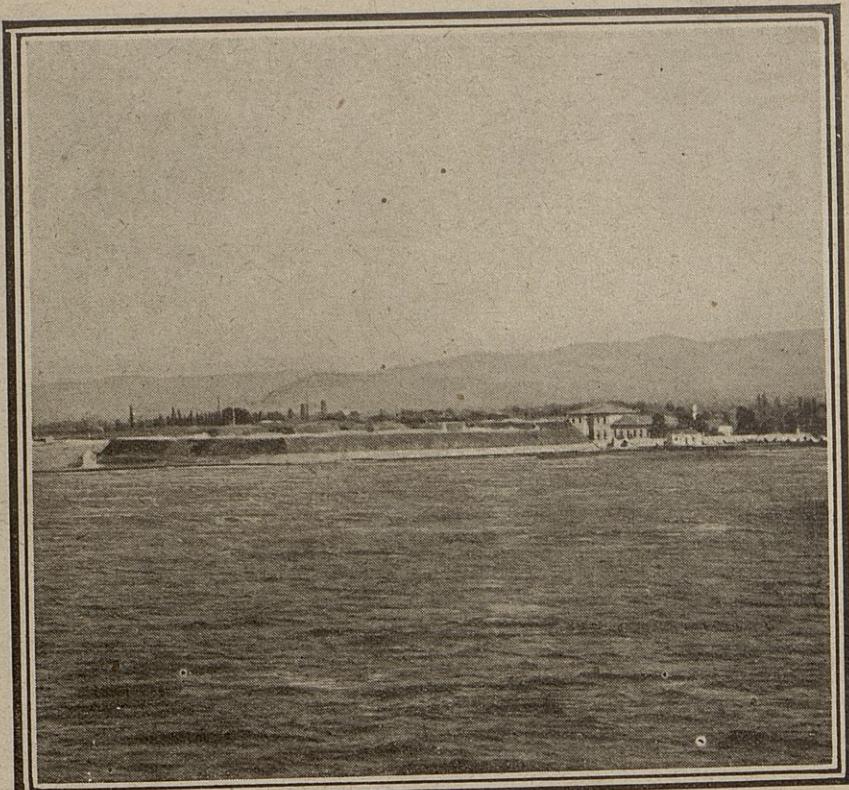


Le « Suffren », le plus jeune de nos trois cuirassés, date de 1899 ; il est le frère de l'« Iéna » qui sauta à Toulon. 12.750 tonnes de déplacement, filant 18 nœuds, il a également une puissante artillerie : quatre canons de 305, accouplés en deux tours d'extrémité, dix de 164, deux de chaque bord, les autres en tourelles fermées sur le pont. Le « Suffren » termina l'œuvre commencée par le « Gaulois » en s'approchant des forts d'Orkhanieh et de Kum-Kalessi, et les réduisit à l'impuissance.

SUR LA ROUTE DE CONSTANTINOPLE



Voici, vue de la mer, la pointe de Koum-Kalessi qui commande le détroit des Dardanelles sur la côte d'Asie. A côté des vieilles fortification de Mahomet IV se trouvaient les nouveaux forts qui, d'ailleurs, n'ont pas résisté au feu de nos cuirassés.



En dehors des forts nombreux et puissants construits à l'entrée et le long du détroit des Dardanelles, des batteries rasantes ont été établies pour en augmenter la défense. Voici la photographie de l'une d'elles ; leur tir est insuffisant contre celui des cuirassés.



Les îles des Princes sont situées dans la mer de Marmara, au sud du Bosphore ; c'est la dernière protection de Constantinople. Les Allemands et les Turcs viennent d'y amener de la grosse artillerie. La photographie donne une vue de Prinkipo, la principale de ces îles.

LA VILLE SACRÉE DES TURCS



La ville de Brousse, d'où partirent les Osmanlis pour la conquête de Constantinople, est située en Turquie d'Asie, sur les flancs de l'Olympe de Bythinie. Les vues que nous en donnons ici représentent : en haut, le panorama de la ville avec la fameuse Mosquée Verte à droite ; dans le médaillon, une rue de Brousse ; en bas, le tombeau de la Yéchil-Djami, où repose le sultan Mohammed Ier.

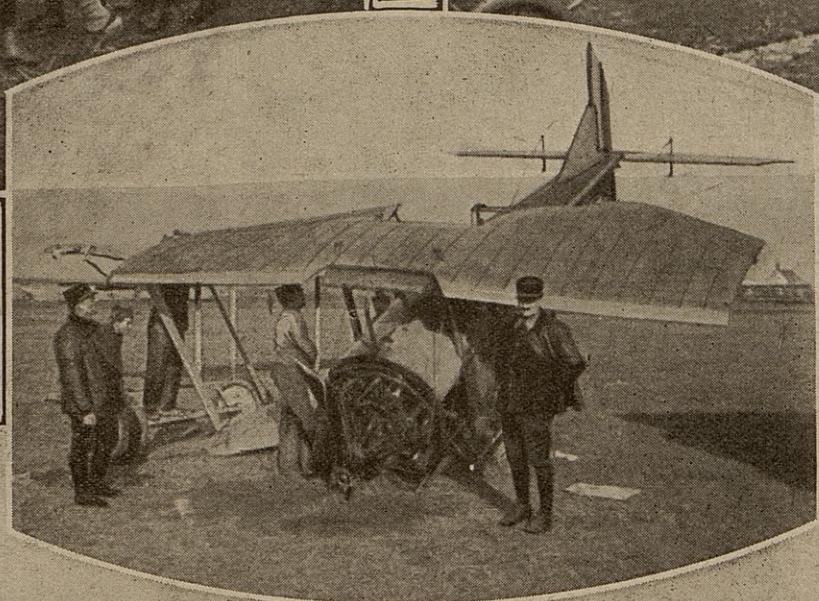
LA GUERRE DANS LES AIRS



Le camion automobile appartenant aux accessoires indispensables aux aviateurs vient d'arriver ; les enfants se précipitent et aident à le décharger.



Ces petits essayent de se rendre utiles, car l'avion blessé attend dans la rue du village. Dans le milieu, un appareil fait un mauvais atterrissage.



La neige est tombée en abondance, couvrant le camp d'aviation d'un épais tapis blanc ; les grands oiseaux de guerre sont là, prêts à s'élèver ; les aviateurs n'attendent qu'un ordre pour partir, malgré le froid, malgré le mauvais temps.

L'espionnage allemand⁽¹⁾

RÉVÉLATIONS D'UN ANCIEN AGENT
DU SERVICE SECRET

III

Education professionnelle

Le choix d'un espion d'ordre supérieur est dans une très large mesure une question de chance. Presque dans chaque cas, l'homme choisi doit posséder deux langues et s'il en possède trois, cela n'en vaut que mieux pour lui ainsi que pour ceux qui l'emploient. A ces talents de polyglotte il doit en joindre d'autres non moins précieux, surtout dans l'espionnage purement militaire, celui qui a pour objet exclusif le relevé des plans de fortifications, l'estimation des forces et des mouvements de l'ennemi, la notation minutieuse des détails topographiques, l'étude psychologique du caractère des officiers, en vue de découvrir toutes les possibilités d'exercer une influence sur eux, soit en les achetant, soit en les menaçant d'un chantage, enfin, d'une façon générale, toutes les opérations secrètes susceptibles de servir utilement les intérêts du grand état-major général allemand. C'est surtout cette branche d'espionnage qui réclame une sélection sévère d'agents présentant les plus hautes garanties de capacités professionnelles et intellectuelles.

Le « garçon de café » allemand, créé par la fantaisie des faiseurs de mélodrames, ne joue qu'un rôle bien insignifiant sur cette scène particulière. De par sa profession, en effet, il est tenu d'accomplir toujours le même travail aux mêmes heures. Si donc il fait preuve d'irrégularité dans son service ou qu'il soit incapable d'expliquer ses absences d'une manière plausible, il s'expose à éveiller des soupçons. Il en va de même des employés de commerce qui sont soumis exactement aux mêmes inconvénients, si bien qu'on peut dire que les gens qui appartiennent à ces deux catégories, s'ils font de l'espionnage, n'en sont que le menu frétilin, d'obscurs comparses agissant en seconde main pour le compte d'espions qui les payent, au lieu de dépendre directement du gouvernement allemand. On ne leur donne à faire qu'une besogne inférieure qui ne puisse pas les mettre en possession de secrets susceptibles de les rendre dangereux et de créer des ennuis.

Le véritable espion a besoin de tout son temps et de toute la liberté de ses mouvements. Et la situation qu'on lui fait est telle qu'elle lui procure entièrement ces deux avantages.

Son éducation professionnelle est des plus sévères et demande des mois de leçons. Pour accomplir efficacement son travail, il faut qu'il soit un géomètre très expérimenté, capable de lever le plan d'un terrain à première vue et souvent même sans instruments. Il doit être en même temps, pour des raisons qui sautent aux yeux, un photographe très habile. Il faut aussi qu'il puisse juger les distances par toutes conditions de temps et d'éclairage.

Un exemple bien caractéristique met en lumière ce que nous venons d'avancer. Il nous est fourni par le cas tout à fait authentique de l'espion qui avait été chargé d'étudier sur place le pont du Forth. Cet agent devait fournir à son gouvernement les détails les plus complets sur le pont en question, sur la quantité d'hommes qu'on pourrait y mettre pour en opérer la destruction instantanée à un signal donné, la nature géologique du terrain sur lequel reposaient ses fondations et la quantité de matière explosive nécessaire pour faire sauter la maçonnerie. L'homme choisi pour recueillir ces renseignements devait accomplir sa tâche sans éveiller les soupçons. Il devait calculer les distances sans autre secours que celui de compter ses pas, mesurer les angles au jugé et effectuer les opérations trigonométriques qui en découlaient. Pourtant, en dépit de moyens d'observation aussi primitifs, son travail fut d'une exactitude si parfaite, qu'il réussit à évaluer les distances à un mètre et les hauteurs à un pied près. Ces données concordaient en tous points

avec celles dont n'importe qui pouvait prendre connaissance, mais apparemment, le grand état-major général allemand n'avait accordé aucune confiance aux renseignements mis officiellement à la portée de tout le monde ou, tout au moins, il désirait en avoir la confirmation.

De plus, l'espion militaire doit pouvoir reconnaître à première vue les différentes unités des armées française et anglaise et posséder sur lui, s'il ne l'a pas gravé dans sa mémoire, le mot du code secret sous lequel chaque unité est cataloguée à Berlin. Il doit connaître également les mots de ce code désignant les différents modèles de canons et être familiarisé avec les catégories d'explosifs et les types d'obus. Il doit enfin, si la chance et ses aptitudes propres l'en rendent capable, pouvoir retenir suffisamment de la nature et des détails d'un ouvrage fortifié pour en lever de mémoire un plan à l'échelle aussi exact que possible.

Avant d'être chargé de la moindre mission, l'espion militaire est initié à tous les détails techniques de son travail par une préparation savante sur les questions militaires. Il passe des examens tout comme le ferait un membre de l'armée, avec cette différence qu'on se montre plus sévère pour lui qu'à l'égard d'un officier, et qu'on lui demande un ensemble complet de connaissances dont un officier n'est tenu de posséder qu'une partie. L'espion militaire ne doit jamais se trouver embarrassé sur une question technique. Il doit pouvoir indiquer d'une façon exacte la place des canons et des hommes, ainsi que de tous les travaux du

tout à fait le propre de l'espion naval, c'est la connaissance des constructions navales et de tous les engins en usage dans la marine. Pour recevoir une instruction solide sur ces questions, il est confié aux soins d'un officier très compétent du service des renseignements de l'amirauté allemande qui le familiarise si bien avec tous les détails des différentes catégories de torpilles, mines, sous-marins et canons, qu'il est capable de reconnaître n'importe lequel de ces engins au premier coup d'œil et de dire à quelle classe il appartient, ainsi que sa force de destruction.

De plus, l'espion naval est mis au courant du genre de construction et de la configuration extérieure de toutes les catégories de navires de guerre dans le monde entier. Il apprend d'abord les moindres détails des différents cuirassés, croiseurs et unités de moindre importance appartenant aux grandes puissances, et, plus tard, on lui apprend à reconnaître ces navires par leurs silhouettes qu'il se met suffisamment dans la tête pour pouvoir reconnaître ces navires de jour et de nuit, en admettant, dans ce dernier cas, que le temps soit assez clair pour rendre le vaisseau visible. Il se livre à une étude approfondie des uniformes et des insignes des grades, des signaux et des codes, et, à la fin de l'enseignement ainsi reçu, il possède l'instruction complète d'un véritable officier de marine sur tout ce qui touche aux questions navales. On ne manque pas, d'ailleurs, pour terminer son éducation professionnelle et s'assurer qu'elle a porté ses fruits, de mettre ses connaissances à l'épreuve sur les chantiers de Wilhelmshaven et de Kiel, où il doit donner toute satisfaction à ses examinateurs sur les points interrogés.

En ce qui concerne l'espionnage diplomatique, on ne procède pas à cet examen sur les deux branches dont nous venons de parler, pour cette raison que l'espion diplomatique — au sens le plus étroit du mot, puisque tous les espions doivent être des diplomates accomplis — est choisi, en règle générale, dans les rangs des espions navals et militaires. Pour entreprendre des missions diplomatiques et compléter l'œuvre des ambassades allemandes dans les différents centres européens, l'espion doit faire preuve d'une intelligence supérieure. Il doit se montrer, comme Sieber, absolument dénué de sentiment et de scrupules. Il doit posséder, dans la perfection, une ou plusieurs langues étrangères. Il doit bien représenter, en même temps qu'être plein d'adresse et de tact. Le corps des espions diplomatiques est très restreint, car son travail est le mieux payé de tous, comme il est aussi le plus délicat et le plus discret. C'est, du reste, un genre de travail dont la sphère d'action est trop peu étendue pour demander un nombreux personnel,

même en l'état de la politique européenne au moment où a éclaté la présente guerre, puisque, en règle générale, les diplomates allemands suffisent à eux seuls à satisfaire aux besoins de l'espèce. On n'a recours aux services de l'espion diplomatique que dans les cas dont un diplomate ne peut pas s'occuper lui-même, et aussi comme moyen de contrôle sur le travail des diplomates, dont il assure ainsi l'efficacité.

Il a déjà fait preuve de ses capacités dans les missions militaires et navales qui lui ont été confiées. Par la perfection et le succès avec lesquels il s'est acquitté de ces missions, il s'est montré digne qu'on lui en confie d'autres plus difficiles et plus confidentielles. Dans cette partie, il travaille comme tous les membres du système de l'espionnage allemand, en toute indépendance des autres services pour le bien de l'Etat. En effet, dans chaque cas, l'espion travaille seul, autrement il risquerait, par son propre échec, d'entraîner celui de tous les autres avec la ruine de son œuvre. C'est là un principe inauguré par Sieber qui pensait qu'on ne devait jamais accorder à un homme plus de confiance qu'il n'était absolument nécessaire.

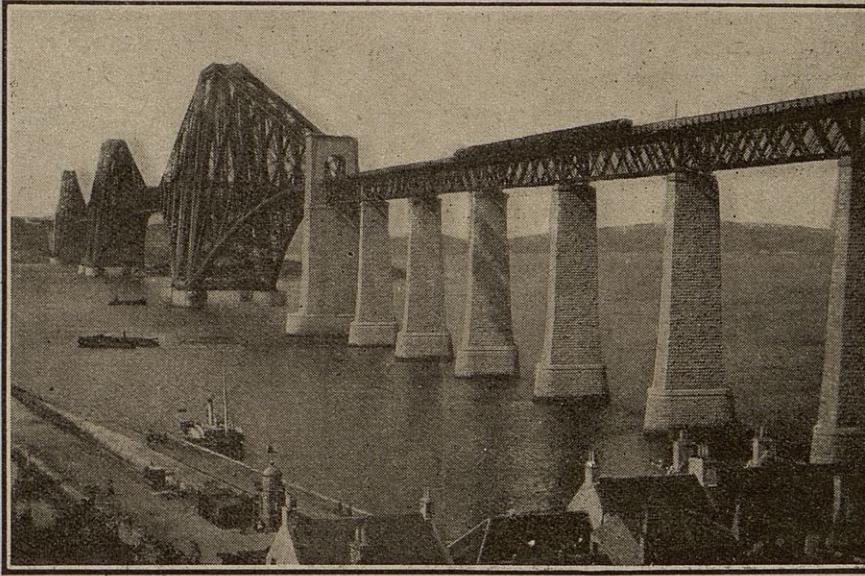
Il ne faudrait pas croire, toutefois, d'après ces quelques détails sur l'éducation professionnelle donnée aux agents de l'espionnage allemand, que tous les membres du corps de cet espionnage en reçoivent une pareille. Elles est réservée, en effet, seulement aux espions de l'ordre le plus élevé, aux hommes choisis spécialement pour accomplir de grandes choses. Peu d'agents peuvent subir avec succès les examens imposés aux espions militaires et navals, nous voulons dire peu d'hommes sortant de la classe où on recrute habituellement les espions.

Les espions à « poste fixe », par exemple, reçoivent une instruction très sommaire, pour cette raison que leurs fonctions ne comportent guère plus de travail technique que celles des agents qui voyagent pour le compte du système.

(A suivre.)

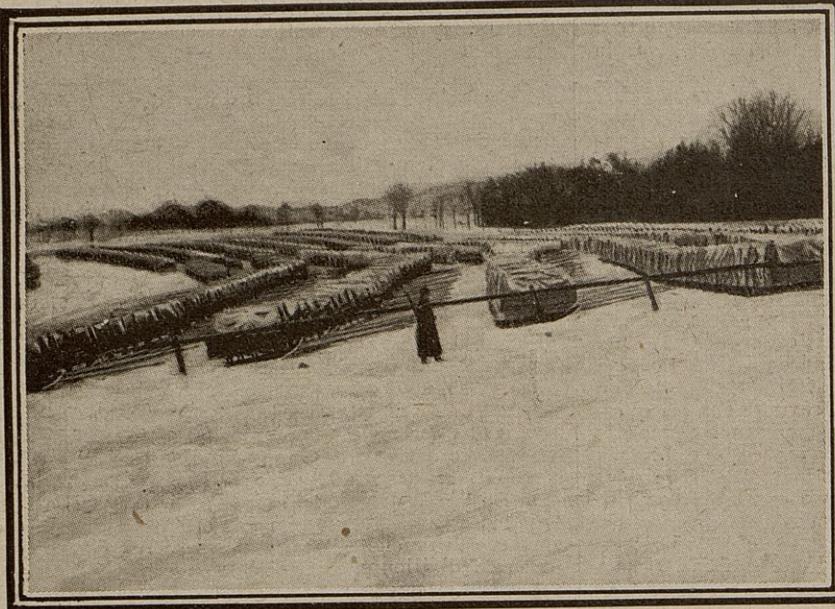
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR A. LE GAY.

(1) Voir les numéros 19 et 20 du *Pays de France*.



LE PONT DE FORTH EN ECOSSE
dont l'espionnage allemand fit une étude particulière

LES ALLEMANDS EN POLOGNE



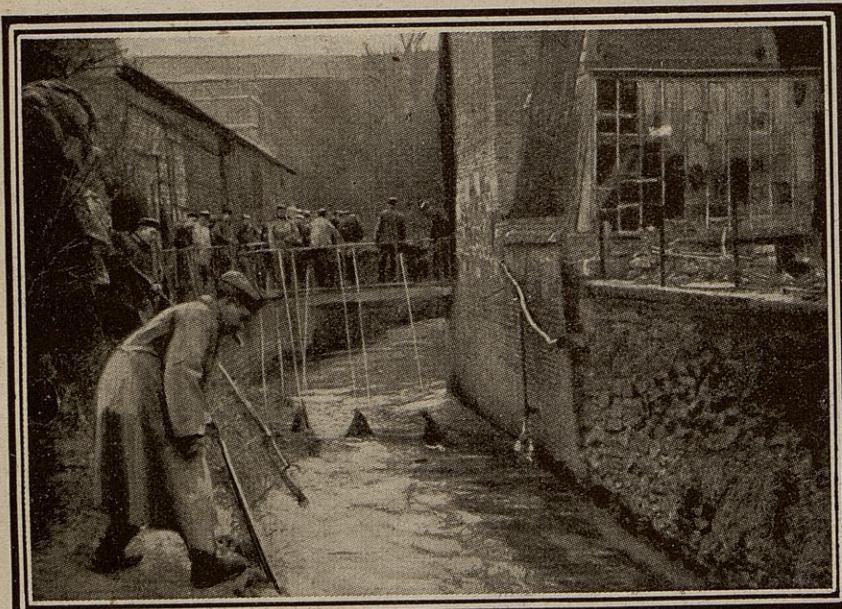
Les immenses plaines de Pologne sont couvertes d'une épaisse couche de neige qui rend les transports particulièrement difficiles. Les Allemands ont dû, comme les Russes, se servir de traîneaux ; ils en ont fait construire une grande quantité. Notre photographie représente un parc de traîneaux à Gerdauen.



Les Allemands sont parvenus à utiliser comme traîneaux leurs voitures régimentaires ; ils ont placé, sous les roues immobilisées, des patins de fer qui glissent sur la neige glacée. C'est ainsi que sont transportés les vivres de la gare jusqu'au front. Lorsque surviendra le dégel, les voitures rouleront de nouveau.



La première phase de la bataille des lacs de Mazurie s'est terminée par la retraite des armées russes devant des forces supérieures. Le kaiser assista aux combats qui se livrèrent près de Lyck. On le voit ici (+), entouré d'un nombreux état-major, se rendant vers le champ de bataille.



Les soldats allemands utilisent un système de blanchissage plutôt rudimentaire ; ils attachent leur linge au bout de longues perches et le trempent dans l'eau ; ils ont beau l'agiter, la crasse ne part pas et ce procédé explique l'état de saleté repoussante dans lequel on trouve les prisonniers boches.



En Pologne, comme en Alsace, les Allemands ont muni de skis les patrouilles d'avant-garde ; et pour que les hommes se confondent presque complètement avec la neige, ils les ont revêtus de vêtements blancs par dessus leur uniforme ; le casque même est recouvert d'un manchon blanc.

BOU-ZIAN

du 2^e Turcos

Par LÉON SAZIE

CHAPITRE ONZIÈME

JAMAIS MALADE, JAMAIS MOURIR !

POUR ne pas répondre à l'appel désespéré de ses camarades, Bou-Zian avait une excuse majeure... Quand on déblaia les tranchées conquises, on le découvrit, au bout extrême, sous un éboulement de terre, de pierres. Autour de lui des cadavres de Boches, la poitrine trouée, indiquaient que sa baïonnette avait fait bonne besogne. Il tenait dans ses bras, semblant les étrangler encore, quatre ou cinq énormes Allemands sur lesquels il était tombé... Au front, il portait une écorchure qui saignait, et un fusil, brisé montrait qu'on avait essayé de l'assommer d'un coup de crosse... Mais sur son crâne de Kabyle le fusil allemand s'était brisé.

Les tirailleurs, heureux maintenant, s'empressent de tirer de là leur caporal. Ils le soignent à leur façon, un peu énergique, lui jettent de l'eau sur la figure, lui font avaler du café, puis lui tirent les bras, lui secouent la tête... C'était le bon moyen sans doute. Bou-Zian revient à lui. Il tourne les yeux de tous côtés, voit ses camarades, mais aperçoit aussi les cadavres ennemis, et il éclate de rire en s'exclamant :

— Tos ci Boches ça mange plus sancisses pois sentor !...

Il voulut se lever, marcher, ce lui fut impossible... On dut l'emporter sur une civière.

A l'ambulance, le major vit que, en plus du terrible coup à la tête — ce qui n'était rien pour un torco — il avait la jambe droite fortement abimée...

— Tu as une balle dans le mollet ! lui dit-il.

— Mleh ! répondit Bou-Zian, très calme, une balle ci pot-être meilleur là qu'allors !...

Mais quand le major se fut éloigné, un éclat de rire fit tourner la tête à Bou-Zian. Il reconnut son ami le sergent Denisot, dit Bénizop, couché lui aussi, un bras emmailloté.

— Ya lagah Bénizop, fit Bou-Zian. Ti touché ?

— Parbleu !... Tu crois qu'il n'y a que toi de blessé à la guerre !

— Pourquoi alors ti ragoles ?

— Parce que le major déclare que tu as une balle dans le mollet... Ce n'est pas possible..., parce que les Arabes ont des pattes sèches comme les coqs..., pas de mollet !...

Bou-Zian, montrant sa jambe abimée, répondit :

— Toi Bénizop, chacal, ti faire malin ! Ti connais pas plos meilleur que toubib !... Lui dire ça ci mollet... voilà tout ci mollet !...

Et certain d'avoir cloué son ami Bénizop, le caporal Bou-Zian attendit tranquillement la suite du destin...

Les blessés furent évacués sur une ville où l'on pouvait, à l'hôpital, faire les pansements, les opérations nécessaires. Dans la même salle, la chance voulut qu'on réunit Bou-Zian, Bénizop, Ramonet, Schult, quelques turcos et quelques zouaves, héros du coup du moulin...

Les Algériens, taraillors et chacals éclatèrent de rire en reconnaissant l'infirmier chargé de leur salle.

— Chaloum ! s'écria Bou-Zian. Ah ! ti troves moyen ti bosquer firmier !...

Ce n'était pas tout à fait exact... Chaloum avait été blessé quelque temps auparavant. Pendant sa convalescence, on l'avait adjoint à l'infirmierie, et c'est lui qui avait demandé à soigner ses camarades. La salle les z'Arabes, grâce à son ingéniosité, eut les meilleurs et les plus gros morceaux, le plus de vin et le premier café... On y était content, et on n'y pensait même plus aux blessures.

Cependant, pour passer le temps, le sergent Bénizop s'amusait à faire enrager son camarade Bou-Zian... Il lui dit ceci entre autre :

— Ya lagah Bou-Zian... Où se trouve ton pré-tendu mollet... derrière la jambe... Bon ! Si tu as été blessé au mollet et par derrière, c'est que tu tournais le dos à l'ennemi !

Sous cet argument qui semblait d'une logique im-

placable, Bou-Zian frémit ! Mais il trouva une réponse aussi logique : Quand on sortirait la balle, on verrait bien, à la direction de la pointe, si la balle avait frappé Bou-Zian de face ou de dos...

Lorsqu'au matin le major vint avec ses aides et les appareils pour l'extirpation du projectile, il dit à Bou-Zian qu'on allait l'endormir.

Bou-Zian se défendit, ne voulut pas.

— Raste tranquille, dit-il au toubib, j'i pas dormir quand j'i reçois la balle, j'i pas dormir quand j'i rende...

Seulement, après que le major eut constaté la gravité de la blessure et pris ses dispositions pour la douloureuse opération, Bou-Zian demanda la faveur d'avoir auprès de lui son camarade Bénizop.

— Promier, dit-il au major, ti sortes la balle, ti faire voir à cit chacal que j'i reçus la balle por n'avant... Après ti cope la jambe si ti faire plaisir.

Et pendant que le bistouri tailladait, découpaient ses chairs meurtries, Bou-Zian regardait, de ses yeux pleins de fièvre, le travail de l'acier...

Bénizop lui serrait la main..., l'encourageait doucement, affectueusement.

Enfin l'acier toucha le projectile

— Voilà la balle, dit le major..., pointe dirigée vers l'arrière, donc coup reçu de face...

— Ah ! dit Bou-Zian, j'i content por l'honor di turcos !...

— Laisse qui pousse, ti vas voir si vienne pas one nez di vrai torco !...

Tout un jour Bou-Zian garda la photographie à la tête de son lit, lui souriant, lui parlant, lui promettant mille choses... Puis, vers le soir, quand la supérieure vint faire son tour, Bou-Zian lui dit :

— Maintenant ci assez content por moi. Ti faire ccréts les autres papas di ma fille !...

Sur ses indications, la bonne sœur envoya la photographie au colonel du 2^e turcos avec tous les renseignements...

...A quelques jours de là, quand cet envoi lui parvint, le colonel fit assebler ses hommes. L'ordre du jour portait : « présentation du portrait de la fille du 2^e turcos. »

Le colonel avait la barbe plus longue, plus blanche. Il regarda ses hommes, plus maigres, les yeux plus brillants... Son inspection fut plus vite terminée, car ses hommes étaient moins nombreux.

Le lieutenant Pirou, le bras gauche en écharpe, avança et annonça aux turcos l'envoi du caporal Bou-Zian... Il lut, traduisit la teneur des lettres de la bonne sœur, puis montra le portrait.

Alors se passa cette scène admirable. Chaque turco, un à un, défila devant le portrait de la fillette qui souriait... Le lieutenant Pirou, à côté du colonel, présentait l'image... Chaque turco la regarda, la toucha d'un doigt de la main droite et embrassa ce doigt selon le salut, le baiser sacré des Musulmans... Vingt minutes après, le 2^e turcos, semblant doublé par le toucher de cette relique, et doulement content, crait en hurlant le chant kabyle dans la terrible fournaise, sûr de vaincre !...

...Un torco, un z'Arabe ne doit jamais être malade... quant à mourir, il n'y a droit qu'une fois seulement... Mais une blessure n'est pas maladie et ça se raccommode vite. Bientôt Bou-Zian et Bénizop purent faire quelques pas dans le jardin de l'hôpital. Là, Bou-Zian rencontra un homme long, sec, aux yeux de braise, que les infirmiers mettaient sur un banc et qui ne bougeait plus... C'était un Indien blessé.

Bou-Zian s'assit à côté de lui, et, naturellement, chercha à entamer la conversation avec lui. L'Indien ne répondit pas. Bou-Zian lui parla z'arabe, sabir, sans obtenir de réponse... Alors il dit à Bénizop de lui parler en français, à Ramonet en espagnol, à Chaloum en hébreu, à Schult en allemand, sans plus de succès... Il avisa un tommy blessé pour l'anglais, ce fut en vain. Bou-Zian n'en revenait pas.

— Quisqui ti parles ? demandait-il à l'Indien. Ti es z'allié... et ti connaît rien di parler z'allié !...

Mais comme il se tenait cependant sur le banc, à côté de l'Indien qu'il voyait si triste, dont il avait pitié, l'Indien, avec sa canne, traça sur le sable un signe. Bou-Zian tressaillit.

— M'soul, fit-il. Tu es musulman comme moi, ci bon... Raste tranquille, j'i embête plus por parler.

Et depuis, Bou-Zian se tint des heures entières immobile, silencieux, à côté de son coreligionnaire... A Bénizop, aux autres qui lui demandaient s'il avait fini par comprendre l'indien, Bou-Zian répondit simplement :

— Parfaitement... j'i parle comme loui, j'i dis rien !... Une joie que ces diables de zouaves, de soldats domnaient aux bonnes sœurs qui les soignaient, à la supérieure, sainte femme, aux poches pleines de cigarettes, c'était d'assister à la messe, la messe que disait un camarade soldat, blessé, en voie de guérison.

Au premier coup de cloche, tous ces enrages, ces chacals abandonnaient leur partie de cartes, leurs jeux, leurs livres, leur pipe et descendaient clopin-clopant, se soutenant les uns les autres, à la chapelle. Avec le même respect, d'ailleurs, ils suivaient les camarades anglais, les français protestants, quand un pasteur venait au grand parloir, transformé en temple, officier.

Or, un jour, au moment d'entrer à la chapelle, le sergent Bénizop vit arriver, appuyé au bras de Chaloum, israélite, le caporal Bou-Zian, que suivent les turcos pouvant venir jusque-là.

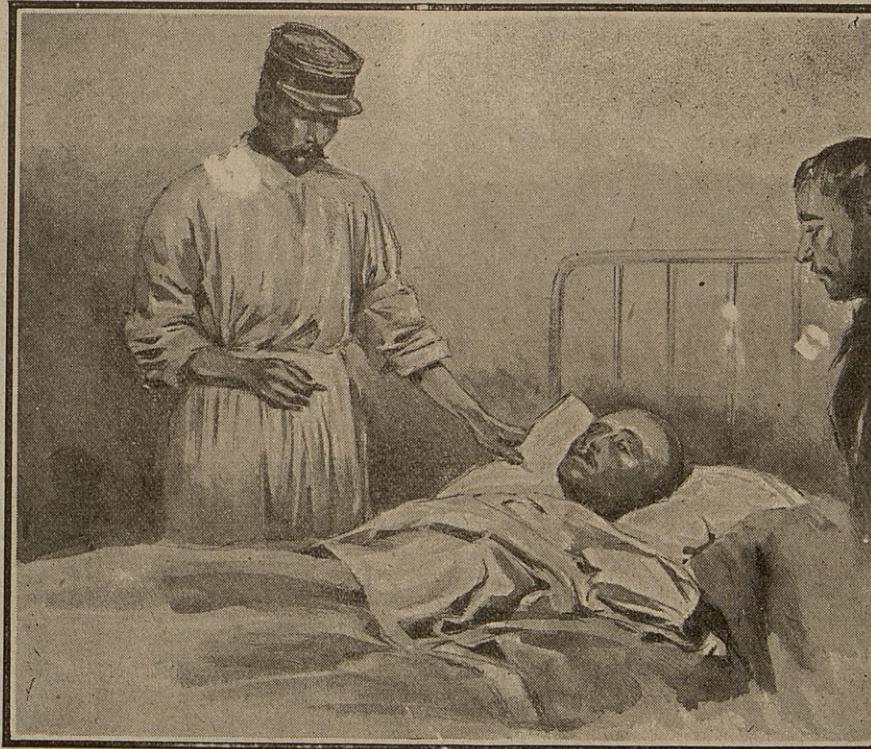
— Comment, fait Denisot, tu viens, toi musulman, à l'église catholique ?...

— Raste tranquille, répondit Bou-Zian, y en a pas catholique, y en a pas mosolman, y en a pas sralite, y en a solement des soldats français qui faire prière même chose que bataille por la France !...

Et gravement, Bou-Zian, en boitant, faisant un pas de plus dans l'église, ajouta :

— Si ton bon Dieu y connaît quisqui dire les zouaves, les chacals, y connaît quisqui dire torcos, taraillors ; nos allons parler sabir avec lui... Li bon Dieu des Français, cit tot à fait bon qualité... cit on bon Dieu z'Arabe !

(A suivre.)



— VOILA LA BALLE, DIT LE MAJOR, POINTE DIRIGÉE VERS L'ARRIÈRE...

Et il s'évanouit sur la poitrine de son camarade Bénizop qui pleurait...

...L'hôpital où les turcos, les zouaves avaient été transportés, comportait un service de religieuses... La supérieure, âgée, digne et sainte femme, venait de temps en temps voir les malades... Elle parlait à chacun d'eux et appelait les zouaves : « mes enfants ! » Bou-Zian était très étonné d'entendre la religieuse dire à ses camarades qu'ils étaient ses enfants. Ça le stupéfiait et l'émerveillait en même temps...

Il ne pouvait comprendre le sens spirituel et religieux de ces mots « mes enfants » et leur donnait seulement leur signification vraie, naturelle, habituelle...

Un jour, la supérieure, après le tour des lits de « ses enfants », vint à Bou-Zian et lui demanda affectueusement :

— Eh bien, mon ami..., qu'avez-vous à me dire aujourd'hui ?

Bou-Zian, de tout cœur, franchement, voulant faire un grand compliment, répondit à la sainte femme :

— Ji ti dire, madame soprior, que ton mari qui t'a fait tot ces enfants di chacals, cit on foto bon mari !...

...D'ailleurs Bou-Zian était très bien avec la digne supérieure... Par elle, il put obtenir de la supérieure du couvent de nouvelles de la fille du 2^e turcos, qui devenait superbe.

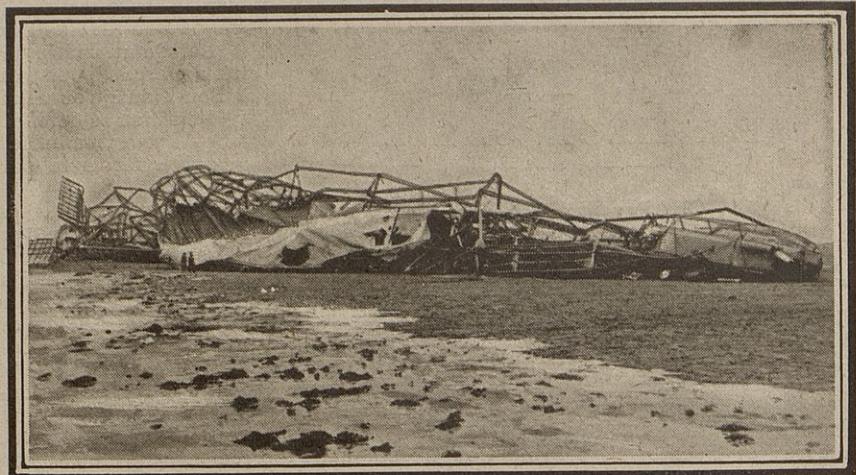
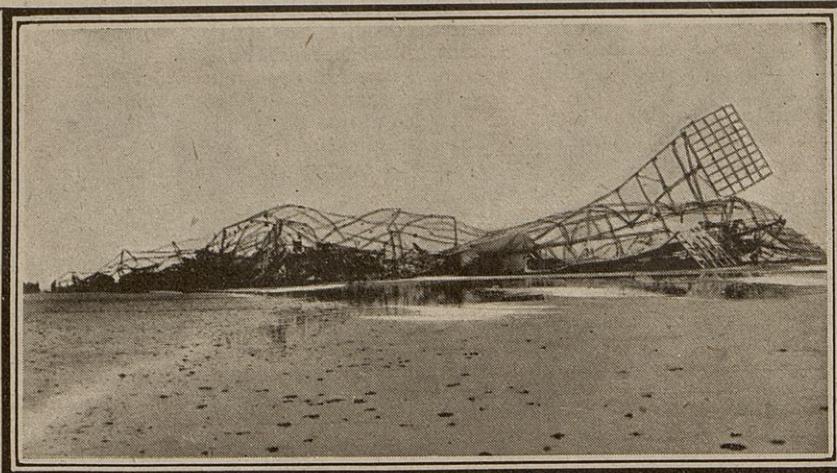
La supérieure put même avoir le portrait de l'enfant, fait par un soldat photographe en convalescence là-bas. Devant cette image, Bou-Zian demeura comme en extase. Il déclara :

— Ci le plos beau di tos les enfants du monde !...

Il appela ses camarades, Bénizop, Schult, Chaloum, tous les blessés pour leur faire admirer sa fille... Tous furent de son avis.

Bénizop, toujours pour taquiner son camarade, objecta cependant que la fillette n'avait pas tout à fait le nez de son père... Mais, fermement, Bou-Zian lui répliqua :

LES ACTUALITÉS



Le « Zeppelin L 3 » s'est échoué tout récemment sur une plage de l'île Fanoë. L'équipage mit pied à terre, et aussitôt le dirigeable fut en flammes. En voici les débris.

SUR LE FRONT RUSSE

Le plan du maréchal Hindenburg a encore échoué ; les Russes, après leur retraite des lacs de Mazurie, ont repris une énergique offensive ; non seulement ils ont arrêté la marche des armées allemandes, mais ils ont remporté à Prasnyz une brillante victoire.

Les Allemands s'étaient avancés sur une ligne s'étendant de la rive gauche du Niémen, à 20 kilomètres en amont de Tilsitt, jusqu'à Prasnyz, et passant à quelque distance de Wilkawyski, sur le chemin de fer de Gumbinnen à Kovno, par la forêt d'Augustovo, devant Ossoviec, où elle constitue un saillant d'une soixantaine de kilomètres.

Toutes les tentatives des Allemands pour traverser le Niémen furent repoussées ; puis nos alliés ont attaqué vigoureusement à Prasnyz et ont forcé à la retraite deux corps ennemis qui ont subi des pertes considérables en hommes, tués ou prisonniers, et en matériel.

Cette victoire de Prasnyz met en fâcheuse situation le flanc gauche des

armées allemandes ; si les progrès des Russes s'accentuent encore, la ligne de communication avec la Prusse occidentale sera compromise ; aussi un mouvement de retraite des Allemands se dessine-t-il dans la région de Mlawa.

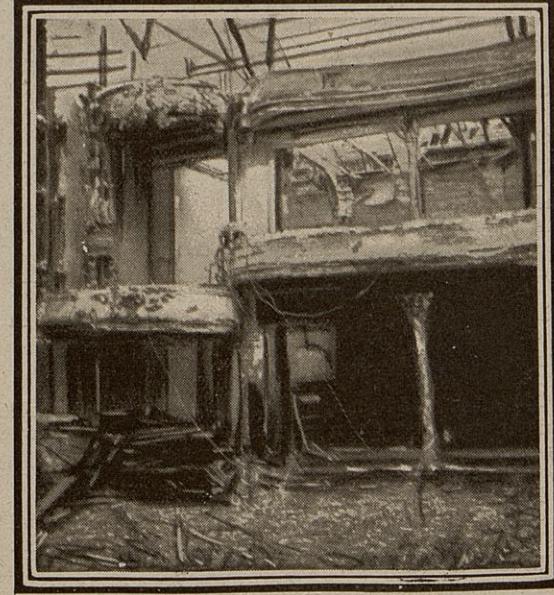
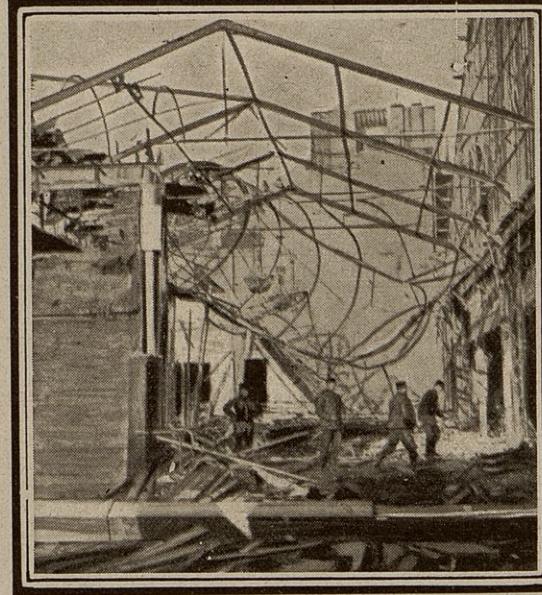
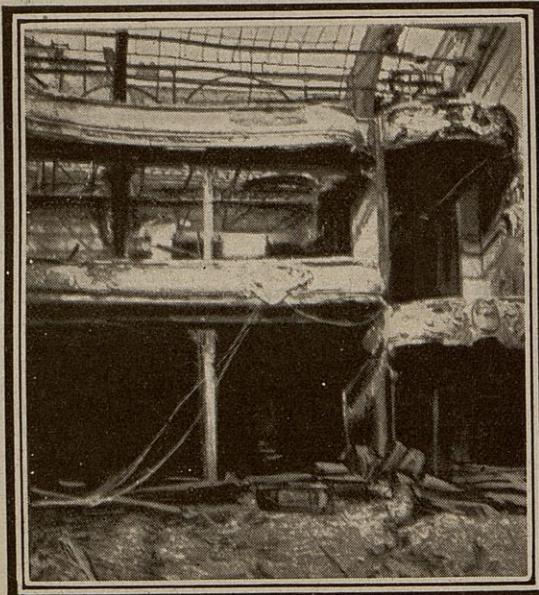
Toutefois, ils continuent à bombarder Ossoviec ; depuis l'avance des Russes à leur gauche, le bombardement a diminué d'intensité.

En face Varsovie, là où se livrèrent de si rudes combats, une accalmie relative s'est produite ; épisés par la bataille de la Bzoura, les Allemands sont passés à la défensive ; les Russes ne leur laissent pas grand répit, les attaquant sans cesse, enlevant leurs tranchées ; la force de résistance de l'armée de nos alliés est vraiment étonnante.

Dans les Carpates, l'action de nos alliés n'a pas été moins heureuse ; ils ont infligé une défaite aux Autrichiens, près de Dolina ; on évalue les pertes de l'armée autrichienne à dix mille tués et sept mille prisonniers. L'avance des Austro-Allemands en Bukovine aura été éphémère ; les Russes ayant reçu des renforts, ont obligé l'ennemi à reculer.

Dans la région du Caucase, les Turcs sont partout refoulés.

Ainsi, sur l'immense front de bataille où nos alliés sont aux prises avec les armées de trois puissances, le succès répond à leurs efforts.



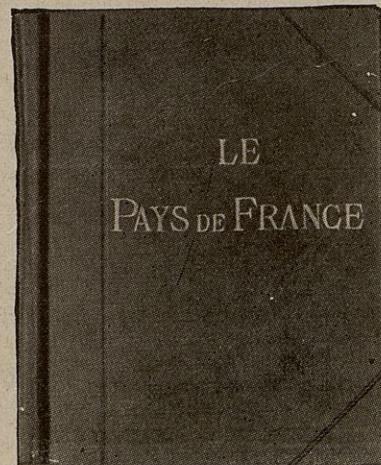
Un incendie vient de détruire le « joyeux » Moulin-Rouge. Crée en 1889 par M. Oller, le Moulin-Rouge dut sa célébrité à la chorégraphie spéciale de ces étoiles de la danse qui avaient nom la Goulue, Grille d'Égout, la Sauterelle, la Môme Fromage, Valentin le Désossé.

Rassortiments et reliures du « Pays de France »

Nous sommes à présent en mesure de donner satisfaction à toutes les demandes de rassortiment des numéros du « Pays de France », à partir du n° 1.

En conséquence, ceux de nos lecteurs, à la collection desquels manqueraient certains numéros, peuvent dès maintenant se les procurer chez leur libraire habituel, au prix de 0 fr. 25 le numéro. Quant aux lecteurs habitant une localité où le « Pays de France » ne serait pas en vente, ils peuvent se procurer des numéros de rassortiment en nous les réclamant par lettre (joindre la somme de 0 fr. 30 par numéro, frais d'envoi compris).

Nous tenons en outre à la disposition de nos lecteurs des reliures électriques en percaline chagrinée, avec titre or, spécialement établies pour contenir toute la collection d'une année du « Pays de France » (52 nu-



Reproduction de notre reliure électrique

méros), au prix de 3 francs la reliure, prise dans nos bureaux.

Pour recevoir franco par poste cette reliure « seule », il suffit de nous adresser une somme de 3 fr. 45 en un bon de poste.

Pour recevoir franco par colis postal cette reliure, « accompagnée de tout ou partie des numéros déjà parus », il suffit de nous adresser d'une part 3 fr. 60 (expédition en gare) ou 3 fr. 85 (expédition à domicile), d'autre part autant de fois 0 fr. 25 qu'on désire de numéros.

Achat de documents pour le « Pays de France »

Le « Pays de France » achète aux plus hauts prix tous les documents intéressants : PHOTOGRAPHIES, DESSINS, ARTICLES, etc., et plus particulièrement ceux qui se rapportent à la guerre actuelle.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



La Guerre en Caricatures



L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE



LE COQ SE FACHE



HOTEL

OPERA. — Villa Saint-André, 14, rue Ballu, 14, 9^e arrondissement. — Chambre avec ou sans pension. — Dernier confort. — Prix modérés. — English spoken.

Libraires, Marchands de Journaux, Papetiers,
Commandez les
CARTES POSTALES ILLUSTRÉES SUR LA GUERRE
Édition de luxe "PAYS DE FRANCE" en héliogravure

En vente en détail chez tous les libraires, marchands de journaux, etc.

Pour les commandes de gros, s'adresser au "PAYS DE FRANCE", 5, Faubourg Poissonnière, PARIS